



HAL
open science

Prendre soin de la nature : la place des femmes dans les démarches de jardinage urbain portées par les institutions

Axelle Bauzely

► To cite this version:

Axelle Bauzely. Prendre soin de la nature : la place des femmes dans les démarches de jardinage urbain portées par les institutions. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04204644

HAL Id: dumas-04204644

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04204644>

Submitted on 12 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Mémoire de fin d'études

Prendre soin de la nature : la place des femmes dans les démarches de jardinage urbain portées par les institutions

Axelle BAUZELY

Master 2 Urbanisme et Aménagement
Parcours Urbanisme et Projet Urbain
Année universitaire 2022 – 2023

Sous la direction de : Federica GATTA
Maître d'apprentissage : Loïc GRAPPIN

Notice analytique

Autrice	Axelle Bauzély
Titre du mémoire	Prendre soin de la nature : la place des femmes dans les démarches de jardinage urbain portées par les institutions
Date de soutenance	8 septembre 2023
Organisme d'affiliation	Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine, Université Grenoble Alpes
Organisme d'alternance	WZ et Associés
Directrice de mémoire	Federica Gatta
Nombre de pages	78 pages avec bibliographie
Nombre de références bibliographiques	56 références bibliographiques
Mots-clés analytiques	Jardinage urbain, femmes, genre, care, participation, institutions
Mots-clés géographiques	Echirolles, Quartier de La Luire – Viscose, Romans-sur-Isère, quartier du Centre Ancien

Résumé

Cette recherche porte sur la participation des femmes aux projets de jardinage urbain impliquant les habitant·es. Nous étudions deux démarches institutionnalisées : le Permis de Végétaliser porté par la Ville de Romans-sur-Isère et le Verger Participatif mis en place par la Ville d'Echirolles. Mobiliser la notion de *care*, liée aux notions de l'environnement et du genre, permet d'interroger la participation des femmes à de telles initiatives. A partir d'une approche qualitative, nous observons comment cette implication leur permet de prendre soin de l'environnement, de prendre soin des autres, et de prendre soin d'elles-mêmes.

Résumé en anglais

This research looks at women's participation in urban gardening projects involving local inhabitants. We are looking at two institutionalised initiatives: the Permis de Végétaliser (greening permit) run by the town of Romans-sur-Isère and the Verger Participatif (participatory orchard) set up by the town of Echirolles. Using the notion of care, linked to notions of the environment and gender, enables us to question the participation of women in such initiatives. Using a qualitative approach, we look at how their involvement enables them to take care of the environment, take care of others and take care of themselves.

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont accompagnée tout au long de cette année et de ce travail.

Je remercie chaleureusement Loïc Grappin et Benoît Boronat pour cette année extrêmement riche et joyeuse au sein de WZ et Associés. Je remercie également l'ensemble de l'équipe de Synapses de m'avoir accueillie dans leurs beaux bureaux.

Je remercie Federica Gatta, ma tutrice universitaire, pour ses conseils et son accompagnement dans l'élaboration de ce mémoire.

Je remercie particulièrement toutes les femmes avec qui je me suis entretenue, pour le temps et la confiance qu'elles m'ont accordée, pour ces échanges très enrichissants.

Je remercie également mes ami-es, mes parents et ma famille, pour m'avoir aidée, accompagnée, soutenue tout au long de cette année, de près comme de loin.

Enfin, je remercie Coline pour ses précieux conseils et sa patience sans faille.

Sommaire

Introduction	7
Chapitre 1 : Des enjeux environnementaux aux enjeux du <i>care</i>	10
I. La-le citadin-e, la nature en ville et la participation des habitant-es	10
A. Du collectif à l'individu-e : une approche historique	10
B. La participation des habitant-es et la nature en ville	13
II. La-le citadin-e, la nature en ville et le <i>care</i>	15
A. Le <i>care</i>	15
B. Le <i>care</i> et l'environnement	17
III. Hypothèse et questions de recherche.....	18
Chapitre 2 : Deux démarches de jardinage urbain portées par deux villes différentes	21
I. Echirolles et les quartiers de La Luire et La Viscose	21
II. Romans-sur-Isère et son centre historique	23
III. Des démarches institutionnalisées et concertées.....	25
Chapitre 3 : Méthodologie d'enquête.....	31
I. Une enquête par entretiens	31
II. Présentation de l'échantillon.....	32
Chapitre 4 : Prendre soin de la nature à travers le jardinage urbain	37
I. Prendre soin de l'environnement	37
A. Normes genrées dans la pratique de jardinage ?	37
B. Prendre soin de l'environnement : Une question de genre ou de générations ?	43
II. Prendre soin des autres.....	49
A. Différentes manières de s'investir pour les autres.....	49
B. Quel impact sur la démarche de jardinage urbain ?	52
C. L'implication différenciée des hommes et des femmes au sein du quartier	55
III. Prendre soin de soi.....	58
A. Le jardinage comme apprentissage.....	58
B. « Un moment à soi »	62
Conclusions	68
Références bibliographiques	73
Table des illustrations.....	78

Introduction

Depuis le milieu des années 2000, des dizaines de villes françaises se sont dotées de dispositifs visant à inciter les citoyen·nes à jardiner dans l'espace public (Ramos, 2018). Ces dispositifs permettent de répondre à deux enjeux. Le premier est de faire participer les habitant·es, impératif des politiques publiques urbaines (Blondiaux et Sintomer, 2002). Le deuxième est de végétaliser les villes, s'inscrivant dans la dynamique lancée par le Grenelle de l'environnement, qui a permis de reconsidérer la place de la nature en ville, notamment au regard de la qualité de vie des citoyen·es (Ramos, 2018). Traditionnellement portées par des groupes d'habitant·es ou d'associations, les démarches de jardinage urbain sont aujourd'hui parfois portées par les Villes : ce sont des démarches dites « top-down », contrairement aux initiatives menées par les habitant·es qu'on appelle « bottom-up ».

Pour mettre en place ces dispositifs de végétalisation urbaine participative, les Villes s'appuient parfois sur des bureaux d'études pour les aider à mettre en place de telles initiatives. C'est le cas des Villes de Romans-sur-Isère et d'Echirolles, qui ont toutes deux fait appel à l'agence de concertation grenobloise WZ et Associés pour mettre en place deux démarches : à Romans-sur-Isère, un Permis de Végétaliser dans le quartier du Centre Historique, et à Echirolles un Verger Participatif dans le quartier de La Luire – Viscose.

Cette recherche s'inscrit ainsi dans le cadre d'une année d'alternance passée chez WZ et Associés, qui a accompagné Echirolles et Romans-sur-Isère à la mise en place de ces projets. WZ et Associés est une agence de concertation et de communication, spécialisée dans le dialogue territorial : elle accompagne la mise en dialogue des projets urbains à toutes les étapes, du diagnostic à la mise en place du projet. WZ et Associés travaille à la fois pour des acteurs publics ou privés dans la région grenobloise et ailleurs dans le Sud-Est de la France (Lyon, Nîmes, Romans-sur-Isère principalement). L'agence travaille notamment avec des collectivités publiques et développe différents outils de concertation, en préparant et animant des réunions publiques, des ateliers participatifs, mais aussi en rencontrant les habitant·es et les usager·ères dans la rue, dans une démarche d'« aller vers ». Durant cette année d'alternance, j'ai donc pris part à plusieurs démarches de concertation portant sur des sujets variés, du réaménagement d'une cour d'école au réaménagement de quartiers entiers, en passant par la requalification des espaces publics d'un quartier. J'ai participé à la préparation et à l'animation des démarches de concertation portant sur la mise en place des démarches de jardinage urbain, à Romans-sur-Isère et à Echirolles. J'ai ainsi été présente lors des ateliers participatifs et des rencontres avec les différents acteur·ices concernés par la mise en place de ces initiatives.

Depuis quelques années, les questions des inégalités femmes-hommes et du genre m'intéressent et m'ont d'ailleurs portée dans mes différents travaux universitaires. Durant cette année passée chez WZ et Associés, j'ai donc « chaussé les lunettes du genre » lors des différentes rencontres avec les habitant·es et usager·ères, que ce soit lors d'ateliers participatifs, de réunions publiques ou de rencontres dans l'espace public. J'ai observé la présence des femmes et leur participation aux différents temps de rencontre, et j'ai pu comparer mes observations entre les différentes démarches de concertation, portant sur des sujets très différents. J'ai ainsi pu comparer empiriquement la présence et la participation des femmes aux démarches de concertation relatives aux projets de jardinage urbain, avec d'autres démarches de concertation, portant par exemple sur l'aménagement des espaces publics.

Lors des rencontres consacrées aux projets de jardinage urbain, et plus fortement à Echirolles qu'à Romans-sur-Isère, j'ai observé une participation et un souhait d'implication important de la part des femmes présentes. Cette observation résonnait avec plusieurs lectures sur la participation des femmes aux dispositifs de concertation (Palacios et al, 2015 ; Le Chevalier, 2021). Ces recherches exposent une faible participation des femmes aux dispositifs de concertation « classiques » et une participation différente et dévalorisée. Certains travaux empiriques sur des expériences délibératives ont montré que les femmes prennent place dans le public en conservant leurs apprentissages émotionnels : les arguments qu'elles expriment sont davantage fondés sur l'expérience et le relationnel (Aguera, 2008, 2010, in Palacios et al, 2015) et sont marginalisés face au poids des arguments qui se réclament de la raison universelle (Palacios et al, 2015). Les femmes rencontrent également des obstacles dans les espaces de concurrence discursive parce qu'elles sont formées à certaines attitudes et aptitudes relevant du *care*, une notion qui peut se traduire en français par prendre soin, donner de l'attention, manifester de la sollicitude (Zilienski, 2010). La participation des femmes à des démarches de végétalisation est peut-être importante car, au contraire des démarches de concertation discursives, elle mobiliserait des dispositions liées au *care*, attitude qui est plus encouragée chez les femmes que chez les hommes (Laugier, 2022). Dans la littérature, les projets de jardinage urbain impliquant les habitant·es sont par ailleurs associés au *care* (de Biase et al, 2018 ; Blanc, 2013).

A partir de mes observations sur le terrain et de la littérature existante, nous cherchons à savoir si la participation des habitant·es se fait différemment dans les processus de jardinage urbain, si cette participation à de tels projets mobilise des aptitudes spécifiques relevant du *care*, et donc si les femmes se sentent plus à l'aise quand elles participent à des projets de jardinage urbain que dans d'autres situations de participation plus discursive.

Pour répondre à ce questionnement, nous verrons d'abord ce que dit la littérature au sujet de la participation des habitant·es aux projets de jardinage urbain. Nous définirons le

care et nous verrons comment cette notion est liée aux enjeux de l'environnement et du genre. Nous présenterons ensuite les Villes d'Echirolles et de Romans-sur-Isère et les quartiers concernés par les deux projets de végétalisation participatifs. Nous verrons ensuite qu'une enquête par entretien permet de faire différents constats. Tout d'abord, s'impliquer dans une démarche de végétalisation permet aux femmes enquêtées de prendre soin de l'environnement, proche comme lointain. Ensuite, cette participation s'inscrit dans un engagement plus large à la vie du quartier, dans un prendre soin des autres. Enfin, participer à des initiatives participatives de jardinage urbain est aussi l'occasion pour les femmes interrogées de prendre soin d'elles.

Chapitre 1 : Des enjeux environnementaux aux enjeux du *care*

Les projets de jardinage urbain impliquant les habitant·es s'inscrit dans une histoire plus ancienne de la participation des citoyen·es à la végétalisation des villes. Nous verrons comment la relation entre citoyen·e et nature évolue progressivement, pour être aujourd'hui associée à la notion de responsabilisation du·de la citoyen·ne, en lien avec l'éthique du *care*. Nous définirons cette notion et nous l'associerons aux enjeux environnementaux et du genre, ce qui nous permettra d'aborder la question de la participation des femmes aux projets de jardinage urbain impliquant les habitant·es.

I. La·le citoyen·e, la nature en ville et la participation des habitant·es

A. Du collectif à l'individu·e : une approche historique

Depuis plusieurs décennies, la végétalisation des villes est une tendance urbanistique contemporaine forte (Blanc, 2013). Elle est initiée par les acteurs publics pour répondre aux enjeux de ville durable, inscrits dans la lignée de l'hygiénisme du 19^{ème} siècle (Calenge, 1997) : pour lutter contre les îlots de chaleur urbains, contribuer à la résilience urbaine, satisfaire les besoins alimentaires des citoyen·nes et créer un environnement plus calme et plus respirable (de Biase et al., 2018).

La ville se retrouve aujourd'hui face à une injonction venant simultanément du « haut » et du « bas » (ibid.). Il y a tout d'abord une injonction de l'accroissement de nature en ville, à la fois de la part des institutions (Etat, Commission Européenne) qui incitent de plus en plus à la présence du végétal en ville, et de la part des citoyen·es eux-mêmes qui demandent la possibilité de cultiver en ville (de Biase et al, 2018). Ainsi, en végétalisant les villes, les acteurs répondent aussi à une demande sociale (Bourdeau-Lepage et Vidal, 2014). Les citoyen·es demandent plus de nature en ville pour des raisons à la fois sociales, économiques, culturelles, environnementales mais aussi psychiques et oniriques. Il·elles demandent également la possibilité de participer à cette végétalisation (de Biase et Ricci, 2018).

Pour comprendre la relation du·de la citoyen·e avec la nature aujourd'hui, nous pouvons retracer l'évolution de cette relation au fil de l'histoire.

A la fin du XVIII^{ème} siècle, la relation entre la nature et la ville est essentiellement axée sur la production de denrées alimentaires : les agriculteurs constituent la majorité de la

population active (de Biase et al, 2018). Lors de la révolution industrielle, de nombreuses villes françaises deviennent la destination de prédilection de nombreux agriculteurs. Devenus ouvriers, les anciens agriculteurs adoptent un nouveau rôle dans la ville en tant qu'acteurs de la production de nature (ibid.). Ils cultivent dans des jardins industriels ou des jardins ouvriers (Dubost, 1997). Les premiers sont mis à disposition par le patronat industriel lors de la construction de cités ouvrières. Les seconds sont créés en réponse à une revendication d'Abbé Lemire à travers la création de la Ligue Française du Coin de Terre et du Foyer : leur origine est ainsi liée à une vision paternaliste et philanthropique de l'Abbé Lemire (ibid.). L'idée de la mise en place de jardins ouvriers n'est pas nouvelle : elle est déjà appliquée à grande échelle dans plusieurs pays d'Europe (Allemagne, Belgique, Danemark) (Dubost, 1997). Les jardins ouvriers sont des lotissements collectifs regroupant des parcelles dissociées de la maison, destinées aux habitant-es d'immeubles collectifs dans les zones urbaines (ibid.). Les administrations publiques ou les municipalités prêtent leurs terrains, la gestion est confiée aux œuvres d'assistance et le financement des opérations est effectué par le patronat (Dubost, 1997). Des jardins sont aussi créés en dehors du patronat industriel et de la Ligue, par le clergé ou les œuvres laïques (ibid.). La nature en ville est donc d'abord liée à une protestation sociale et son rôle est la production alimentaire à travers la mise en place de jardins ouvriers (de Biase et al, 2018).

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, la loi du 31 Octobre 1941 distingue les jardins ouvriers, les jardins industriels, les jardins ruraux et les jardins familiaux : seuls les jardins ouvriers bénéficient de subventions de l'Etat (Dubost, 1997). Après la guerre, la distinction entre les catégories de jardins s'efface : tous deviennent des jardins familiaux. La référence à la classe ouvrière et donc au parti communiste s'efface. Leur rôle évolue progressivement : avec la reprise économique et l'accès à une plus grande production alimentaire de masse, les jardins familiaux sont de moins en moins considérés comme des terres de production de denrées alimentaires : un rôle de loisir leur ait progressivement attribué (de Biase et al, 2018). Le jardin familial devient progressivement un jardin individuel privé, qu'il soit potager ou d'agrément (Dubost, 1997).

A la fin des années 1970, de nouveaux espaces résiduels et inexploités naissent avec les processus de désindustrialisation. A New York, en 1978, le mouvement « Green Guerilla » occupe illégalement ces friches pour protester contre la densification urbaine en mettant en place des *community gardens* (Gatta, 2018). En France, des expériences similaires se sont répandues à la fin des années 1980 grâce à des animateur·ices associatif·ves, des paysan·nes militant·es et des jardinier·ères : en miroir des jardins communautaires aux Etats-Unis, les jardins partagés font leur apparition en France (de Biase et al, 2018). Ils sont des dispositifs

de sociabilité : la finalité n'est plus la production alimentaire mais le partage, le bien-être et le retour à la nature (ibid.).

Les jardins collectifs se développent progressivement, portés majoritairement par des entités associatives. Avec le paradigme du développement durable (popularisé lors du sommet de Rio de Janeiro en 1992), le jardin devient l'un des éléments porteurs d'« hygiénisme » urbain avec la valorisation d'une nature bienfaisante (Dubost et Lizet, 2003). On découvre de nouvelles vertus aux jardins collectifs : ils permettent aux citoyen·es de conserver un lien avec la nature et d'apprendre à la respecter ; ils sont également des lieux à vocation sociale, permettent d'intégrer les personnes en difficulté et les immigré·es, et propices aux solidarités de voisinage (ibid.). Les initiatives de jardins collectifs sont alors pour la plupart le fait d'associations et de bénévoles. Elles sont rapidement soutenues par diverses institutions publiques ou privées, notamment la Fondation de France qui finance depuis 1997 la réalisation de projets (Dubost et Lizet, 2003).

Le paradigme du développement durable, mais aussi le caractère associatif et l'esprit de cohésion qui ont caractérisé le développement de la nature en ville témoignent de la perception progressive de la nature en ville comme « quelque chose pour tout le monde » et comme un « bien commun » à cultiver (de Biase et al, 2018). Le combat pour l'environnement devient l'affaire de tous·tes, avec la notion de responsabilité collective (Dubost et Lizet, 2003). Dans ce contexte, de nouvelles entités se font actrices de la nature en ville mais de manière ambivalente : les grandes entreprises, les promoteurs immobiliers et les start-ups. Ces acteurs proposent des nouvelles solutions dans le domaine du développement durable et adoptent des comportements « éco-responsables » (de Biase et al, 2018). A travers leurs produits, ils font de la nature une activité économique comme une autre (Hervieu et Viard, 1997, in de Biase et al. 2018). En parallèle, les initiatives des acteurs publics renforcent l'idée que la nature peut être pour tous·tes et tentent de rassembler les acteurs vers un objectif commun : celui de la prolifération de la nature en ville, sans référence à une communauté ou une classe sociale particulière comme ça l'a été auparavant, mais dans un esprit de responsabilité partagée (de Biase et al, 2018). La nature en ville réunit donc les acteurs publics, les citoyen·es, mais aussi les acteurs privés autour d'une approche commune (ibid).

Depuis 2013, on assiste au « tournant citoyen » (de Biase et al, 2018) qui donne plus de place à l'individu·e et qui valorise l'action, et notamment l'action individuelle : l'individu·e doit agir et il·elle est reconnu·e par son activité (Bourdin, 2005, in de Biase et al, 2018). Cette tendance à l'individualisation de l'action peut s'expliquer aussi par le contexte néolibéral qui met en avant l'entrepreneuriat et la moralisation et promeut la responsabilité individuelle (Pinson, 2020) : l'individu·e est encouragé·e à se responsabiliser et à agir pour végétaliser son

environnement proche (par exemple à travers les permis de végétaliser). L'individu·e agit de manière dépolitisée, sans appartenance à une communauté, une classe sociale ou un parti politique particulier comme ça a été le cas auparavant (de Biase et al, 2018). L'individu·e est ainsi considéré·e comme la·le principal·e acteur·ice de la végétalisation. Il ne s'agit cependant pas d'une action directe et libre des citoyen·nes sur leur espace de vie : l'action publique délègue une partie de son action publique sur la nature aux citoyen·nes tout en conservant son contrôle (ibid.).

B. La participation des habitant·es et la nature en ville

Ce processus d'impulsion de la participation des habitant·es aux projets de végétalisation par les autorités publiques s'explique aussi par l'injonction participative (Blatrix, 2000) : depuis les années 1990, encourager la participation des habitant·es est devenu un impératif des politiques publiques urbaines (Blondiaux et Sintomer, 2002). On assiste ainsi à une « offre institutionnelle de la participation » (Blondiaux, 2008). Notamment dans les quartiers populaires, la participation est présentée comme une dimension clef de l'action et de la gestion urbaine (Bacqué et Gauthier, 2011). Elle permettrait de reconstruire du lien social ou du capital social, d'engager les habitant·es à prendre en charge la gestion de leurs quartiers, de répondre à la distance politique accentuée entre élu·es et citoyen·nes (ibid.), et de donner plus de légitimité à des autorités contestées (Blondiaux, 2008).

Le concept de participation citoyenne s'est développé dans le contexte d'une interrogation croissante sur les limites de la démocratie représentative, remise en cause par le néolibéralisme et la mondialisation dans les années 1970 (Rosanvallon, 2008 in Gatta, 2018). Un intérêt pour l'idée d'une démocratie plus directe est alors porté par différentes instances, sur le modèle délibératif. Dans le champ de l'urbanisme, le modèle délibératif se décline sous le principe de la démocratie participative (Gatta, 2018). Les lois de décentralisations des années 1980 introduisent pour la première fois les concepts de démocratie « locale » et de démocratie de « proximité », et à partir des années 1990, une série de lois formalise les démarches de concertation (ibid.). Le terme de démocratie participative fait alors référence à l'implication des « citoyen·nes ordinaires » (Blondiaux, 2007). Pourtant, on remarque que ces « citoyen·nes ordinaires » n'existent pas : n'interviennent et ne s'expriment dans la plupart des cas que des citoyen·nes déjà informé·es et déjà engagé·es d'une manière ou d'une autre (ibid.)

Pour impliquer les citoyen·nes, la participation citoyenne est constituée d'une « multiplication de détours participatifs » (Blatrix, 2009), c'est-à-dire de procédures ou de

pratiques destinées à associer les citoyen·nes à la décision (ibid.). Les pratiques peuvent être les enquêtes publiques, les procédures de concertation, les référendums locaux, les conseils de quartier, les conseils de développement... Les variations des processus dépendent des acteurs engagés, selon qu'ils sont portés par les mouvements sociaux et le monde associatif ou bien initiés et soutenus par les institutions (Bacqué & Sintomer, 2011). C'est essentiellement à l'échelon local que le « droit à participer » est le plus institutionnalisé (Blatrix, 2009), et c'est dans le domaine de l'environnement et de l'aménagement du territoire que les choses sont allées le plus loin (Bacqué et Gauthier, 2011). Les institutions publiques soutiennent les initiatives de végétalisation participative pour répondre à la double demande citoyenne (de végétaliser et de participer à cette végétalisation) mais aussi pour faire vivre la démocratie de proximité en donnant une autre place aux habitant·es dans l'aménagement de la ville. L'engagement des habitant·es dans la végétalisation de l'espace public s'inscrit donc à la jonction entre enjeux de verdissement urbain et enjeux de participation citoyenne (Deschamps, 2020).

Le jardinage urbain impliquant les habitant·es a été étudié comme une pratique urbaine permettant à une population citadine de recréer un lien avec le monde végétal et animal, de renouer avec une alimentation locale et de saison, comme un lieu politique de réappropriation de l'espace public par les habitant·es, ou encore d'entre-soi (Bally, 2018 ; Demailly, 2014 ; Metsdagh, 2017 ; Ramos, 2018). La participation citoyenne liées à ces initiatives a également été étudiée (Demailly, 2014). Aujourd'hui, les dispositifs de végétalisation urbaine impliquant les habitant·es cherchent à dépasser les cadres habituels de la démocratie participative. Ils donnent un rôle plus grand aux habitant·es dans l'aménagement urbain : en amont et en aval du projet, de l'initiative à la gestion, en passant par sa conception et sa construction (Deschamps, 2020). Les dispositifs de jardinage urbain sont mis en place par les institutions : des permis de végétaliser aux vergers participatifs, ces dispositifs peuvent prendre des formes différentes et associent les citoyen·nes de manière plus ou moins importante. Les habitant·es sont ainsi encouragé·es par le pouvoir public à passer à l'action dans l'environnement proche, à petite échelle : la nature devient aujourd'hui une question de démocratie et de gouvernance (Hell, 2005, Angelo et Wachsmuth, 2015 in de Biase et Ricci, 2018), permettant de responsabiliser la·le citoyen·ne.

II. La·le·citadin·e, la nature en ville et le *care*

A. Le *care*

Ces projets de végétalisation impliquant les citadin·nes sont aussi basés sur la responsabilisation du·de la citoyen·ne (de Biase et Ricci, 2018), en lien avec l'éthique du *care* et l'éthique de l'environnement.

L'expression de *care* est parfois traduite par « prendre soin », « manifester de la sollicitude », « soin mutuel », « donner de l'attention » (Louargant et Barroche, 2020) mais aucune des propositions de traduction ne permet de rendre compte de façon complète du concept qui sera détaillé ci-après. Le terme *care* sera donc employé tout au long de ce mémoire.

L'éthique du *care* est une philosophie morale basée sur le souci d'autrui et l'attention portée à l'autre. Cette éthique est née au début des années quatre-vingt en Amérique du Nord à la suite des travaux de Carol Gilligan (1982) en psychologie du développement moral, associés à une réflexion sur le genre. Elle théorise l'éthique du *care*, associée à la vie morale des femmes, en opposition à l'éthique de la justice universelle, modèle de l'éducation masculine du jeune garçon. Opposer l'éthique du *care* à l'éthique de la justice universelle permet de comprendre les différentes dimensions qui caractérisent l'éthique du *care* (Petit, 2014) : tout d'abord, celle-ci porte une attention au rôle des sentiments dans la construction de la morale et dénonce l'illusion d'une raison pure et abstraite. Ensuite, cette éthique insiste sur les liens humains et l'entrelacement des relations et donne une place importante au contexte, alors que la justice universelle est formelle et abstraite : l'éthique du *care* est une « éthique de l'ordinaire », liée à des expériences quotidiennes et des problèmes moraux que les gens ordinaires rencontrent dans la vie de tous les jours. La théorie du *care* critique la conception d'un sujet autonome, indépendant et rationnel portée par la théorie morale universelle. Elle met au contraire l'accent sur la vulnérabilité des individu·es et l'interdépendance qui existe dans le monde du vivant, notamment entre les humains et la nature. Enfin, au contraire de la théorie de la justice universelle qui est exprimée comme un ensemble de principes et de règles, l'éthique du *care* s'enracine dans la pratique, au quotidien, du soin porté à autrui. Elle comporte une réelle dimension d'action ou de pratique sur le terrain : « l'activité de soin ».

A la suite de Carol Gilligan, Joan Tronto prolonge le concept de *care* dans une réflexion politique en distinguant quatre phases différentes dans le concept de *care* (Petit, 2014). La première phase est le fait de « se soucier de » (« *caring about* ») : il s'agit de constater l'existence d'un besoin et évaluer la possibilité d'y apporter une réponse. Cette aptitude au

« souci des autres » est façonnée culturellement. La deuxième phase est celle de la prise en charge (« *taking care of* »), c'est-à-dire assumer la responsabilité par rapport à un besoin identifié et déterminer la nature de la réponse à lui apporter. La troisième phase correspond au fait de prendre soin (« *care giving* ») : c'est la rencontre directe des besoins du *care*, pour prendre soin d'autrui. La dernière phase est celle de la réception du soin (« *care receiving* ») : c'est l'interaction entre celui-elle qui procure le *care* et celui-elle qui le reçoit, qui permet de savoir si la réponse apportée a été appropriée aux besoins initiaux de *care*.

Contrairement à Carol Gilligan qui associe l'éthique du *care* à la vie morale des femmes, Joan Tronto voit l'éthique du *care* comme à la fois du travail féminin et masculin : le souci des autres et la prise en charge sont les obligations des puissant-es (le père de famille par exemple) alors qu'il est laissé aux moins puissant-es de prendre soin des autres et de recevoir le soin (Raid, 2012).

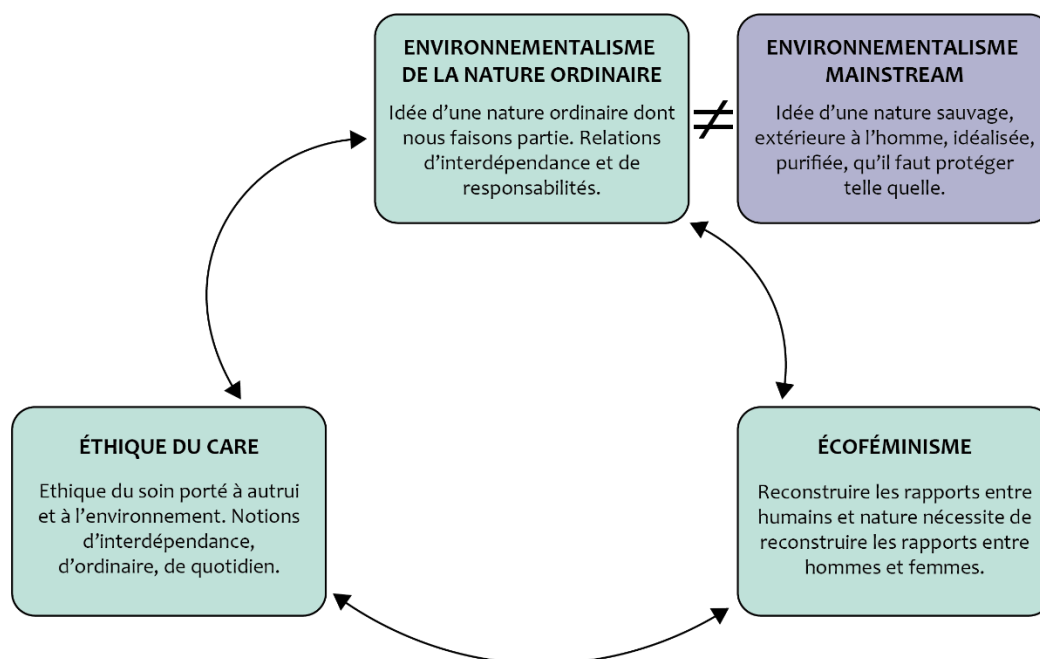
La notion de *care* peut être ainsi liée à celle du genre. La notion de genre est utilisée pour souligner la construction sociale des rapports entre les hommes et les femmes et les rôles assignés à chaque genre dans la société (Barte-Deloizy et Hancock, 2005 in Cardelli, 2021). « Le genre peut être défini comme l'ensemble construit des rôles et des responsabilités sociales assignés aux femmes et aux hommes à l'intérieur d'une culture donnée à un moment précis de son histoire » (Bertini, 2006 in Cardelli, 2021). Le mot genre se différencie de celui de sexe en ce sens qu'il renvoie à la dimension sociale des rapports femmes-hommes alors que le sexe renvoie quant à lui à la dimension biologique (Lévy et Lussault, 2003 in Cardelli, 2021). Les femmes et les hommes agissent dans la société selon des normes de genre, non écrites mais incorporées par les personnes, comme le fait pour chacun de devoir se comporter, se mouvoir et agir d'une certaine façon (Palacios et al., 2015) Ainsi, le *care* fait partie des normes assimilées par les femmes. Historiquement, les femmes sont plutôt relayées dans l'espace privé, domestique, de la maison, alors que les hommes sont plus présents dans l'espace public (ibid.). De la même manière, l'espace domestique est considéré comme un lieu où l'émotion occupe une place centrale alors que l'espace public s'organise autour d'arguments rationnels et d'une compétitivité discursive (ibid.). Dans les instances participatives discursives, ces normes de genre se perpétuent : les femmes prennent place dans l'espace public en conservant leurs apprentissages émotionnels et les arguments qu'elles expriment sont davantage « fondés sur l'expérience » et relationnels (Agüera, 2010 in Palacios et al., 2015). Les discours expérimentaux et relationnels sont ceux qui se trouvent marginalisés face au poids des arguments qui se réclament de la raison universelle : on retrouve ici la dichotomie entre l'éthique du *care* qui relève des sentiments et de la relation et l'éthique de la justice universelle. La notion de *care* est donc en lien avec celle du genre : il n'y a pas de raison que le *care* soit

genré à la base, mais le *care* est une disposition plus encouragée chez les femmes, et sous-évaluée car féminine (Laugier, 2022).

B. Le *care* et l'environnement

Cette réflexion portée par Tronto ne porte pas uniquement sur les relations entre personnes, mais elle s'étend également à l'environnement. Elle le définit comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend notre corps, notre soi et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à entrelacer en un réseau complexe de soutien à la vie » (Fischer et Tronto, 1990). En impliquant la notion d'environnement, elle lie le sujet du *care* à la pensée environnementaliste et à l'écoféminisme.

Les notions de dépendance et de vulnérabilité développées dans l'éthique du *care* sont aussi importantes pour comprendre la pensée environnementaliste. Il existe deux types d'environnementalisme liées à deux idées de nature (Larrère, 2015) : l'environnementalisme dominant (« *mainstream environmentalism* »), celui de la protection des espaces naturels et de la biodiversité, ou du risque technologique et industriel est lié à une nature extérieure à l'humain, idéalisée et purifiée, qui doit être protégée comme telle. Cette idée est associée à la



1 : Trois notions saillantes pour aborder le lien entre femmes et environnement.
Réalisation : Axelle Bauzély selon Larrère, 2015, 2022.

tradition principalement américaine de protection d'une nature sauvage (« *wilderness* »). Un autre environnementalisme basé sur l'éthique de la valeur intrinsèque et du respect de la nature, qui se préoccupe de la pollution, des populations vulnérables. Cet environnementalisme est celui des couches sociales moins favorisées et des minorités culturelles dominées. La nature est considérée comme une nature ordinaire, dont nous faisons partie mais qui est aussi un bien commun, avec laquelle nous avons des relations d'interdépendance et de responsabilité. C'est une éthique de la valeur intrinsèque et du respect de la nature.

Cette deuxième vision de l'environnementalisme permet également d'aborder la notion d'écoféminisme. Ce mot valise, contraction anglophone de « *ecological feminism* », apparaît aux Etats-Unis à la fin des années 1970, pour qualifier des formes extrêmement diverses de mobilisation des femmes, aux Etats-Unis et dans de nombreux endroits du Sud : Inde, Afrique Subsaharienne, Amérique latine... (Larrère, 2022). L'écoféminisme a mis au cœur de sa réflexion les connexions qui existent entre la domination des hommes sur la nature et celle qu'ils exercent sur les femmes (ibid.). Cette réflexion amène certaines auteures à revendiquer la nécessité du réexamen du rapport entre les hommes et les femmes pour régler la question du rapport de l'humain à la nature. Elles mobilisent également l'éthique du *care* (Larrère, 2022).

Ces trois notions sont ainsi liées et permettent de mieux appréhender les liens que peuvent entretenir les femmes avec l'environnement, proche comme lointain. L'éthique du *care* particulièrement peut être une notion intéressante pour questionner les espaces de végétalisation en ville, lieux de la nature « ordinaire », qui nécessitent une activité de soin.

Le jardinage urbain est de plus en plus présent dans les villes françaises aujourd'hui, notamment pour répondre à des enjeux de végétalisation et de participation citoyenne. La notion de *care* peut être mobilisée pour questionner les rapports des participant-es à ces espaces de jardinage en ville.

III. Hypothèse et questions de recherche

Les initiatives de jardinage urbain ont peu été étudiées sous le prisme du *care*. Une étude de Louargant et Barroche en 2020 interroge la place que les femmes prennent dans des jardins partagés à Grenoble et Rotterdam, et ce que leur apporte la pratique du jardinage en ville. Pour les femmes interrogées, les jardins partagés sont des lieux de bien-être, de lien social, parfois de militance. Cet article révèle que les jardinières prennent soin et s'occupent des jardins dans

un souci des autres et dans une extension des rôles de genre présents dans la sphère domestique. Si ces pratiques de jardinage reproduisent les normes de genre, elles assurent par ailleurs du bien-être et de la confiance en soi : les compétences que les femmes acquièrent dans le jardin renforcent leur pouvoir d'agir et leur estime de soi. Dans cet article, seules des initiatives d'origines habitantes ou associatives ont été interrogées : les initiatives de jardinage urbain portées par les Villes, institutionnalisées, répondant ou non à une demande habitante, n'ont pas été étudiées sous le prisme du *care*.

Il est alors intéressant d'approfondir cette recherche pour savoir si les femmes font également un travail de *care* dans des démarches institutionnalisées, et si oui, de comprendre comment les femmes prennent soin de l'environnement, de soi et des autres à travers le jardinage urbain.

Les dispositifs participatifs contribuent à reproduire la division des espaces féminins et masculins (Raibaud, 2015) : les femmes seraient associées à la sphère privée et au foyer, tandis que les hommes sont associés à la sphère publique et à l'espace du politique (Giraud, 2014). Nous faisons l'hypothèse que les espaces de jardinage en ville impliquant les habitant-es sont des lieux dans lesquels la participation citoyenne se fait différemment, car ils ne nécessitent pas spécifiquement de compétences oratoires et ils mobilisent plus des aptitudes liées au *care*. Les femmes seraient plus présentes et plus à l'aise dans ces espaces de jardinage urbain, car elles sont plus formées à certaines attitudes et aptitudes telles que le *care*, qui n'est ni valorisé ni mobilisable dans un espace de concurrence discursive (Palacios et al, 2015).

Au sein des démarches de jardinage urbain portées par les institutions, qui sont les femmes qui participent ? Comment ces démarches « top-down » influencent les profils des participantes ? Sont-elles des « citoyennes ordinaires » (Blondiaux, 2007) ? Quelles sont les raisons et les valeurs qui les poussent à participer ? Quels sont les freins à leur participation ?

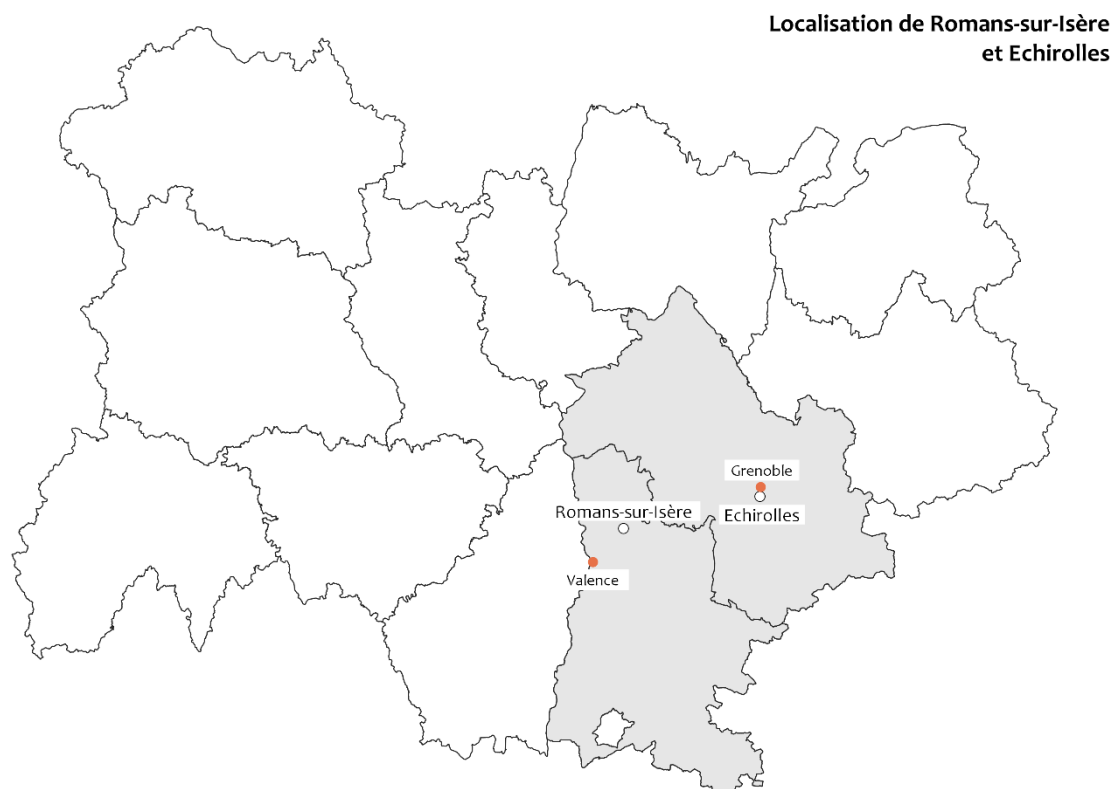
Les projets de végétalisation ne demandant pas forcément de compétences oratoires, et étant en lien avec le *care*, observe-t-on une participation importante des femmes aux projets de végétalisation participatifs ? Est-ce que cette participation est proportionnelle à leur implication dans la vie associative et/ou politique de leur quartier ? Est-ce qu'il y a une différence entre l'implication des hommes et des femmes ? Est-ce que les valeurs et raisons mobilisées par les participants sont différentes selon le genre ?

Dans la littérature scientifique, il existe deux visions sur la participation des femmes dans les projets de jardins collectifs : certaines auteures voient dans cette participation le renforcement du pouvoir d'agir individuel et collectif des femmes (Fréchette, 2000 in Boulianne, 2001) alors que d'autres y voient plutôt « une domestication de l'espace public »

(Falquet et LeDoaré, 1994 in Boulianne, 2001). Dans quel processus s'inscrivent les femmes qui participent aux projets de végétalisation ?

Chapitre 2 : Deux démarches de jardinage urbain portées par deux villes différentes

Deux projets de jardinage urbain impliquant les habitant-es seront donc étudiés, se trouvant tous deux dans la région Rhône-Alpes : le Verger Participatif porté par la ville d'Echirolles et la démarche de Permis de Végétaliser mis en place par la mairie de Romans-sur-Isère.



2 : Localisation des communes de Romans-sur-Isère et Echirolles
Réalisation : Axelle Bauzély

I. Echirolles et les quartiers de La Luire et La Viscose

Echirolles est une commune qui se situe au Sud de Grenoble, dans le département de l'Isère, dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. En 2019, la ville compte environ 36900 habitant-es¹ pour 7,86km², ce qui fait d'elle la troisième ville principale de la Métropole après Grenoble et Saint-Martin-d'Hères. C'est une ville à fort caractère urbain, qui s'est développée au milieu du XX^{ème} siècle, voyant sa population doubler entre 1968 et 1975. Elle fait partie de Grenoble Alpes Métropole, créée en 2015, composée de 49 communes et comptabilisant

¹ Toutes les statistiques proviennent de l'INSEE : <https://www.insee.fr> et <https://statistiques-locales.insee.fr>

446600 habitant-es en 2019. C'est une ville historiquement communiste, considérée comme avancée en matière de participation (Carrel, 2013).

Historiquement, Echirolles est une commune rurale. Avec la construction des usines de la Viscose en 1926 au Sud de Grenoble se construit la cité de la Viscose pour accueillir les ouvriers de ces usines (Szenes, 1988). C'est une cité-jardin où les ouvriers ont accès à des jardins ouvriers : plus de 600 dans les années 1940, il reste aujourd'hui une centaine de ces jardins. Echirolles devient peu à peu une commune rurale et industrielle. Après la Seconde Guerre Mondiale, des usines et des grands ensembles sont construits dans la commune, notamment la cité de La Luire qui est construite en 1962 au Sud de la Viscose (ibid.). De nombreux équipements socio-éducatifs, sportifs et culturels sont construits dans le quartier. Un parc est aménagé à proximité immédiate de La Luire et de La Viscose à la fin des années 1970 (ibid.) : c'est le parc Ouest Pablo Picasso, qui accueille aujourd'hui le Verger Participatif.

Le quartier La Luire – Viscose est aujourd'hui un Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville (QPV). En 2018, 3% des ménages sont propriétaires au sein du QPV, contre 46,2% pour l'ensemble de la commune. La médiane du revenu disponible est de 14000€ dans le quartier de La Luire – Viscose, et de 19550€ à Echirolles. Le taux de pauvreté est de 42,3% dans le quartier, et de 22% dans l'ensemble de la commune. Les taux d'emploi et de chômage sont respectivement de 44,3% et de 35,9%, contre 71,7% et 14,4% pour l'ensemble de la commune. En 2017, 37% des ménages sont composés d'une seule personne, 22% de deux personnes, 36% de 3 à 5 personnes. C'est un quartier avec de nombreux enfants : 26,2% des habitant-es du quartier sont des enfants de moins de 14 ans, contre 18,1% pour la France entière.

Le quartier de La Luire – Viscose est donc un quartier précaire et très urbain, composé de nombreuses familles. Il y a tout de même une présence importante de la nature avec des jardins ouvriers historiques dans le quartier de la Viscose, mais aussi la présence du Parc Ouest Picasso et d'arbres fruitiers dans les espaces publics comme privés du quartier.



3 : Le périmètre de la démarche du Verger Participatif
Réalisation : Axelle Bauzély

II. Romans-sur-Isère et son centre historique

Située dans la Drôme, à proximité de Valence, au sein de la région Auvergne-Rhône-Alpes, la ville de Romans-sur-Isère occupe une position géographique stratégique au cœur de la vallée du Rhône. Elle compte 33 098 habitant-es en 2019 pour 33,1km². Elle appartient à la communauté d'agglomération Valence Romans Agglo créée en 2017 et composée de 54 communes et de plus de 223 300 habitant-es en 2018. Longtemps socialiste, la ville est aujourd'hui administrée par une Maire positionnée à droite.

Romans-sur-Isère est une ville médiévale née de la fondation d'un monastère sur les bords de l'Isère (Perret, 2015). La rivière lui permet de devenir une ville commerciale avec l'industrie du cuir et de la draperie. Ces industries laissent ensuite place à l'industrie de la chaussure qui se développe à partir du XIX^{ème} siècle. Les délocalisations de la production et les fermetures d'entreprises de fabrication de chaussures dès la fin des années 1970 participent au déclin de cette industrie (ibid.). Le centre historique conserve un patrimoine Moyen-Âge et de la Renaissance. C'est aujourd'hui un lieu touristique qui concentre de nombreux artisans d'art, mais dont le bâti est très dégradé. Une Opération Programme d'Amélioration de l'Habitat –

Renouvellement Urbain (OPAH-RU) est ainsi en cours dans le quartier du centre historique pour lutter contre l'habitat indigne et dégradé et requalifier ce centre ancien.

Le quartier du Centre Ancien est également un Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville. En 2018, 20% des ménages sont propriétaires au sein du QPV, contre 49,8% pour l'ensemble de la commune. La médiane du revenu disponible est de 14780€ dans le quartier du Centre Ancien, et de 19930€ à Romans-sur-Isère. Le taux de pauvreté est de 38,8% dans le quartier, et de 20% dans l'ensemble de la commune. Les taux d'emploi et de chômage sont respectivement de 37,5% et de 44,7%, contre 73,8% et 18,8% pour l'ensemble de la commune. En 2017, 58% des ménages sont composés d'une personne, contre 36% pour la France entière et 44% pour la commune : de nombreuses personnes vivent seule dans le quartier du centre historique.

Romans-sur-Isère est donc une ville moyenne qui forme une agglomération avec Bourg-de-Péage, mais entourée de communes rurales. Le quartier du centre historique est un quartier avec un patrimoine architectural du Moyen-Âge, et investi aujourd'hui par de nombreux·ses commerçant·es d'artisanats d'art et des commerces de bouches, ce qui fait que le quartier reste attractif et touristique malgré l'insalubrité des bâtiments et la précarité des habitant·es.



4 : Le périmètre du projet de Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère
Réalisation : Axelle Bauzély

III. Des démarches institutionnalisées et concertées

Dans ces deux quartiers, des démarches sont mises en place par les Villes. A Echirolles, le projet initié par la Mairie ne correspond pas à une demande précise des habitant-es du quartier, contrairement à Romans-sur-Isère où les habitant-es et commerçant-es de certaines rues du centre historique souhaitent plus de végétation. Les deux Villes ont fait appel à WZ et Associés pour matérialiser un projet au plus proche des habitant-es et usager·ères.



5 : Les deux ateliers participatifs permettant de recueillir les questionnements, envies et idées des habitant-es. A gauche : l'atelier du 22 octobre 2022 ; à droite, l'atelier du 5 novembre 2022.
Source : WZ et Associés

Le projet de Verger Participatif lancé par la Ville d'Echirolles s'inscrit dans un contexte politique donnant une place importante à la participation : la Ville porte en effet depuis les années 2000 des politiques très fortes en matière de participation citoyenne, mais aussi en matière de développement durable. Dès la fin des années 1990, la mairie diversifie son offre de participation publique, en mettant en place de nouveaux dispositifs participatifs : en 1997 et 1998 naissent le conseil consultatif à la vie locale, les conseils de quartier, le conseil des retraités et le Forum 21 (Gallart, 2019). La Ville d'Echirolles met en place dès 2004 une Charte de la participation citoyenne, qui sera réactualisée en 2011, en 2017 puis en 2022. Elle a fait l'objet d'un vote et a été approuvée par la majorité des votant-es. Cette Charte repose sur des principes transversaux : la lutte contre les discriminations, l'égalité des sexes, l'ouverture à tous les publics, la citoyenneté et l'émancipation, et enfin le développement durable². La Ville s'engage en effet auprès de l'environnement, en mettant en place dans les années 2000 son Agenda 21, mais aussi en adhérant à la Convention des Maires pour le Climat et l'Energie et au Plan Air Energie Climat de Grenoble Alpes Métropole³. En 2020, elle adopte le Plan Air Energie Climat 2020 – 2026 qui est structuré autour de trois axes : accélérer la transition

² Source : Charte de la participation citoyenne à Echirolles, mars 2017.

³ Source : Délibération du Conseil municipal d'Echirolles du 26 mai 2020.

écologique, adapter la Ville au changement climatique et démontrer, diffuser et promouvoir l'action de la commune en faveur de la transition écologique et de l'adaptation au changement climatique⁴. On retrouve ainsi sur le site Internet de la commune⁵, un item « La fabrique Citoyenne » et un autre « Echirolles territoire durable » : la ville communique autour de ses objectifs en termes de participation citoyenne et d'enjeux environnementaux.



7 : Les plantations du Verger Participatif dans le Parc Ouest Picasso à Echirolles
Source : Axelle Bauzély

Le projet de Verger Participatif est lancé par la Ville d'Echirolles dans le cadre de la Fabrique citoyenne⁶. Il est également inscrit dans le volet « adaptation au changement climatique » du Plan communal Air Energie Climat 2020-2026, et il a été adopté lors du conseil municipal de juin 2022 dans le cadre de la stratégie de développement de l'agriculture urbaine en ville. Il est notamment porté par la Conseillère municipale aux jardins citoyens. Il s'inscrit dans l'ambition municipale de développer la présence du végétal en ville : en effet, la commune souhaite planter 250 arbres par an entre 2023 et 2026. La création d'un autre parc Echirollois, le parc Croix-de-Vérines, porte également cette volonté d'augmenter les surfaces

⁴ Source : Délibération du Conseil municipal d'Echirolles du 26 mai 2020.

⁵ <https://www.echirolles.fr>

⁶ La Fabrique citoyenne est un label de participation citoyenne lancé par la Ville d'Echirolles en novembre 2021, qui fédère les initiatives participatives menées sur la commune.

Source : <https://www.echirolles.fr/fabrique-citoyenne>

végétalisées pour lutter contre le changement climatique⁷. Les valeurs mobilisées par la Ville pour parler de ce projet sont ainsi la solidarité, la vie collective, la pédagogie, la culture et la lutte contre le réchauffement climatique. Le projet ne s'adresse pas seulement à des individu-es, mais aussi à des associations du quartier et des acteurs du territoire : le caractère solidaire et collectif y est très important et permet de sortir de l'individualisation courante des dispositifs participatifs dans un contexte de néolibéralisme, qui fait que les individu-es se focalisent sur leurs propres performances (Gourgues, 2018).

Pour mener le projet de Verger Participatif, la ville d'Echirolles passe un marché en septembre 2022 pour mobiliser et accompagner les habitant-es pour le projet de Verger Participatif au sein du Parc Ouest Pablo Picasso. La mobilisation des habitant-es est organisée en deux temps : un premier temps « d'aller-vers », un deuxième temps d'ateliers participatifs. L'ensemble de la démarche est communiqué aux habitant-es du quartier à travers de l'affichage et de la distribution de flyers lors des sessions « d'aller-vers ». Lors du premier temps, l'agence sillonne les rues avec un vélo-triporteur pour rencontrer les habitant-es, les informer du projet, collecter des premiers questionnements, souhaits et envies pour la conception de ce verger. Une centaine d'habitant-es ont été rencontré-es lors de ces 8 sessions triporteur en octobre 2022. Le deuxième temps composé d'ateliers participatifs permet de fédérer et de faire émerger une conception partagée autour du verger. Une quinzaine de personnes ont pu s'exprimer lors de ces deux ateliers. Le premier atelier organisé le 22 octobre 2022 a permis à la Ville de recueillir les questionnements des habitant-es et leurs souhaits concernant les essences d'arbres fruitiers. Un deuxième atelier s'est tenu le 5 novembre 2022 pour réfléchir collectivement à la gestion du verger autour de ce projet : comment s'organiser collectivement pour entretenir, récolter, consommer, animer et faire vivre, et communiquer et mobiliser autour de ce projet ? La Ville d'Echirolles s'est ensuite saisi des contributions recueillies lors des sessions en vélo-triporteur et des deux ateliers pour préciser son projet. 100 arbres fruitiers de 20 essences différentes et 245 arbustes fruitiers de 60 variétés différentes ont été plantés en février et mars 2023. Le verger a été inauguré le 24 mars 2023 et une Fête du Verger s'est tenue le 24 mai 2023. WZA a animé un dernier atelier lors de cette Fête du Verger, où de nouvelles personnes ont pu s'exprimer autour de ce projet. Une majorité de femmes étaient présentes. Cette démarche doit encore être précisée par la Ville qui doit maintenant organiser les prochains temps de rencontre autour du verger.

⁷ Source : Le Verger Participatif, un nouvel espace de rencontres (Novembre-Décembre 2022), *Cité Echirolles*, 399, 16-19

Un verger participatif

pour le parc Ouest Pablo Picasso

La Ville développe des projets d'**agriculture urbaine**, au sein des différents quartiers de la commune pour répondre aux nombreux **enjeux environnementaux**, sanitaires, sociaux et économiques.

Un **verger participatif** va voir le jour dans le parc Ouest Pablo Picasso ! Nous vous invitons dès à présent à participer à sa conception et **réfléchir ensemble** aux plantations, à l'organisation de la culture et de la cueillette, aux aménagements collectifs et conviviaux... toutes les idées sont les bienvenues autour de ces sujets !

Les premières plantations et le lancement du verger sont prévues au printemps prochain !

N'hésitez pas à venir participer au démarrage de ce projet !

Des rencontres dans votre quartier

Deux ateliers participatifs

Et d'autres échanges à venir avant le printemps prochain



Des rencontres dans votre quartier

Découvrez le projet et échangez autour du vélo-triporteur

Lundi 10 octobre / 16h à 18h

Quartier La Viscose et berges du Drac

Mercredi 12 octobre / 11h30 à 13h30

École Casanova et quartier Charmilles

Jeudi 13 octobre / 16h à 18h

École Marcel David et autour des commerces du quartier

Dimanche 16 octobre / 10h à 12h

Marché la Ponatière

Jeudi 20 octobre / 11h à 13h

Parc Géo Charles et quartier de La Luire

Jeudi 20 octobre / 15h à 17h

MDH La Ponatière et école Vaillant Couturier

Jeudi 27 octobre / 16h à 18h

Square de la Luire et autour des commerces du quartier

Deux ateliers participatifs

Partageons nos idées directement sur le site du futur verger

Samedi 22 octobre

Parc Ouest Pablo Picasso

De 10h à 12h

Samedi 5 novembre

Parc Ouest Pablo Picasso

De 10h à 12h

Vous avez des questions ou souhaitez des informations ?

Contactez nous au : 06 23 84 31 55



8 : Le flyer utilisé pour mobiliser les habitant-es autour du Verger Participatif à Echirolles.

Source : WZ et Associés

Le projet de Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère s'inscrit dans le cadre du projet de requalification des rues Pêcherie, Fuseau et Armillerie. Ce projet de requalification s'inscrit dans une volonté plus large de la commune de réaliser un projet urbain sur l'ensemble du centre-ville, décliné en plusieurs opérations d'aménagement, pour rendre la ville dynamique et attractive. Certains projets d'aménagements laissent une grande place à la végétalisation, comme la valorisation de la vallée de la Savasse et la mise à l'air libre de cette rivière par exemple. Contrairement à la Ville d'Echirolles qui affiche clairement ses objectifs en termes de participation des habitant-es, la Ville de Romans-sur-Isère communique plutôt autour d'autres objectifs comme celui de la sécurité. Sur le site de la ville de Romans-sur-Isère⁸, il n'y a pas d'items sur la participation des habitant-es, et le seul item concernant la végétalisation est l'item « Parcs et jardins » qui répertorie les espaces verts de la ville. La ville de Romans-sur-Isère communique ainsi sur d'autres enjeux que les enjeux de participation citoyenne et de ville durable : le Permis de Végétaliser n'a pas d'objectif, nourricier, pédagogique ou solidaire. La communication autour de cette démarche se fait autour d'enjeux d'embellissement de la ville, de prendre soin de son cadre de vie, de créer du lien social, d'aménager des espaces de fraîcheur et de biodiversité (sans mentionner le réchauffement

⁸ <https://www.ville-romans.fr>

climatique)⁹. Au contraire du Verger Participatif à Echirolles, le Permis de Végétaliser de Romans-sur-Isère se base sur une action individuelle des habitant·es, focalisant les individu·es sur leur propre performance (Gourgues, 2018).



9 : L'atelier participatif du 25 avril 2023 à Romans-sur-Isère
Source : WZ et Associés

La Ville de Romans-sur-Isère passe un accord-cadre en janvier 2022 avec WZ et Associés, qui devient Assistant à Maîtrise d'Ouvrage pour la concertation sur les projets urbains de la ville. L'agence travaille sur différents quartiers et différents projets portés par la Mairie. En mars 2023, WZA accompagne la ville dans la requalification et la végétalisation des rues Pêcherie, du Fuseau et de l'Armillerie. En plus de la démarche de Permis de Végétaliser, ces rues font aussi l'objet de travaux pour végétaliser les rues. Pour communiquer sur l'ensemble de la démarche, une communication a été faite à travers la pose de panneaux, la distribution de flyers et la mise en ligne d'un questionnaire permettant à tous·tes de s'exprimer à ce sujet. 539 réponses ont été recueillies, d'habitant·es du quartier, de romainais·es mais aussi d'extra-romainais·es. Les habitant·es et les commerçant·es des rues du projet (Pêcherie, Armillerie et Fuseau) ont aussi été rencontré·es de manière individuelle pour les informer du projet et recueillir leurs attentes et leurs craintes. Le 25 avril 2023, un atelier participatif a eu lieu au cœur de ces rues, dans le Square Folquet, où une quinzaine d'habitant·es et de commerçant·es souhaitant s'investir dans la démarche de Permis de Végétaliser étaient présent·es. L'atelier a permis aux habitant·es d'exprimer leurs idées, leurs craintes et leurs souhaits pour cette

⁹ <https://www.ville-romans.fr/vivre/urbanisme/npru/permis-de-vegetaliser>

démarche. Le projet de Permis de Végétaliser n'est qu'au stade embryonnaire et doit être précisé par la Ville avant d'être mis en place dans les rues du centre historique.

ROMANS SUR ISÈRE ROMANS CENTRE HISTORIQUE
Réaménagement des RUES PÊCHERIE, FUSEAU ET ARMILLERIE
 NOUVEAU PROGRAMME NATIONAL DE RENOVATION URBAINE



NPNRU
CONCERTATION

PARTICIPEZ À LA REQUALIFICATION ET À LA VÉGÉTALISATION DES RUES DU CENTRE HISTORIQUE

Dans le cadre de sa politique de redynamisation du centre historique, la Ville de Romans engage un projet pour requalifier et végétaliser les rues Pêcherie, Fuseau et Armillerie. Cet aménagement vise à apaiser la circulation en sécurisant les piétons et à améliorer le cadre de vie des riverains, des commerçants et des usagers de ces rues.

Une démarche de concertation débute afin de connaître vos usages, votre utilisation des lieux et recueillir vos attentes dans le cadre de ce projet.

En tant qu'habitants ou utilisateurs de ces espaces, votre avis nous est précieux !



Réaménagement des RUES PÊCHERIE, FUSEAU ET ARMILLERIE

LES ESPACES D'EXPRESSION ET TEMPS DE RENCONTRE :

Questionnaire en ligne
 Ouvert du 31 mars au 21 avril
 Répondez à 15 questions pour nous permettre de mieux comprendre la manière dont vous utilisez ces lieux, les perceptions que vous en avez et les idées ou propositions que vous pourriez avoir pour les améliorer.

Atelier participatif
 Mardi 25 avril de 18h à 20h au square Folquet (rue Puits du Cheval)
 Un temps de rencontre ouvert à toute.s pour :
 → retrouver les résultats du questionnaire ;
 → parcourir à pied les rues Pêcherie, Fuseau et Armillerie et échanger sur les propositions du projet ;
 → vous informer et vous exprimer sur la démarche « permis de végétaliser ».

Toutes les infos sur les dates et modalités de participation sur ville-romans.fr
 Rubrique Vivre > urbanisme > NPNRU
<https://fr.research.net/r/15questionsromans>



Flasher ce QR Code pour accéder directement au questionnaire ou entrer le lien dans une barre de recherche.

ROMANS SUR ISÈRE

Hôtel de Ville, place Jules-Nadi CS41012, 26102 Romans-sur-Isère Cedex
 Tél. 04 75 02 51 51 contact@ville-romans26.fr

Ville de Romans - WZ&Associés - Ne pas jeter sur la voie publique

10 : Le flyer distribué pour mobiliser les habitant-es autour du Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère
 Source : WZ et Associés

Chapitre 3 : Méthodologie d'enquête

I. Une enquête par entretiens

Pour répondre à toutes ces questions, j'ai fait le choix d'une enquête par entretiens. J'ai contacté les femmes présentes aux dernières rencontres participatives qui ont eu lieu, à savoir un atelier participatif à Romans-sur-Isère le 29 avril et une intervention lors de la Fête du Verger à Echirolles le 24 mai. Lors de l'atelier participatif de Romans-sur-Isère, quinze personnes se sont inscrites sur la fiche de présence, dont huit femmes. Lors de l'intervention de WZ et Associés à la Fête du Verger, treize personnes se sont inscrites sur la fiche de présence, dont dix femmes. Présente à ces deux temps de concertation, j'ai envoyé un mail à ces femmes en me présentant comme apprentie chez WZ et Associés et donc comme étudiante à l'Université Grenoble Alpes. J'ai obtenu huit réponses positives de femmes avec qui j'ai réalisé des entretiens du 29 mai au 10 juin. J'ai ensuite recontacté les habitantes n'ayant pas répondu la première fois mais n'ai pas obtenu de nouvelles réponses.

J'ai pu réaliser huit entretiens, qui ont duré entre 45 minutes et 1h45 et se sont déroulés au téléphone (pour Amira), en visioconférence (pour Patricia), au verger à Echirolles (pour Mareva et Eliane), dans un petit parc dans le quartier de la Viscoise (pour Magali et Lucie) ou dans le centre historique de Romans-sur-Isère (pour Laurence et Françoise).

Mon premier entretien s'est déroulé au téléphone avec Amira, que j'avais déjà abordé lors de la Fête du Verger. Ce premier entretien m'a permis de préciser et d'amender ma grille d'entretien : j'ai modifié la tournure de certaines questions, notamment sur la question du genre. Cela m'a également permis de modifier ma posture d'apprentie : je n'avais pas été assez claire sur la finalité de cette recherche et cette première enquêtée ne s'est pas sentie suffisamment à l'aise pour développer certains sujets. Pour les entretiens suivants, j'ai établi un cadre de confiance, fondé sur le respect des personnes et la confidentialité des entretiens, sans lequel on ne peut aborder des questions profondes, personnelles, risquées et potentiellement douloureuses (Lee, 1993 in Nal, 2015). Ce cadre lui-même doit donc manifester un « prendre soin » (ibid.). Modifier ma grille d'entretien et ma posture m'a permis d'avoir des échanges plus confiants et donc plus riches par la suite.

J'ai également décidé à la suite de cet entretien de ne faire que des entretiens sur place, à Romans-sur-Isère ou à Echirolles, sauf souhaité autrement par l'enquêtée (par exemple Patricia, qui souhaitait échanger en visio-conférence). J'ai ainsi rencontré Mareva et Eliane au Parc Picasso, à côté du verger, ce qui a permis d'échanger aussi autour de leur environnement et du verger. Je me suis entretenue avec Magali et Lucie, l'une à la suite de l'autre, dans un

petit square dans le quartier de la Viscose : cela a favorisé leur expression à certains sujets, comme celui de leur rapport à la nature par exemple, et leur a permis d'être plus à l'aise, sachant l'autre à proximité. Enfin, j'ai rencontré Françoise et Laurence à Romans-sur-Isère, facilitant leur expression sur leur environnement.

La double posture d'étudiante et salariée est spécifique à ma démarche, et constitue certains avantages. Tout d'abord, avoir déjà rencontré les enquêtées dans le cadre professionnel leur a peut-être permis de se sentir plus en confiance, d'une part pour se porter volontaire pour mon enquête, et d'autre part pour se livrer pendant l'entretien. J'avais déjà rencontré certaines d'entre elles plusieurs fois depuis le début de la démarche de concertation, ce qui a permis une proximité plus grande que celles que je n'avais vu qu'une fois. Cela a aussi facilité les échanges : nous avons pu discuter de ce qu'on avait toutes les deux observé lors des rencontres participatives. Par exemple, au lors de la fête du Verger à Echirolles, une grande majorité de femmes étaient présentes et volontaires pour s'impliquer dans le projet de verger. Observer cela avec les enquêtées nous a permis d'échanger autour de la question du genre et du jardinage. Dans une moindre mesure, être prestataire de la Mairie a aussi été un avantage pour certaines enquêtées proches de la Mairie, comme Magali qui est élue à la ville d'Echirolles.

Être associée à l'institution a pu également être un frein et provoquer de la méfiance de la part de certaines. A Romans-sur-Isère, la politique menée par la Mairie est critiquée par certains habitant-es et commerçant-es : certaines ne m'ont peut-être pas répondu pour cette raison. Françoise m'a par exemple signalé sa méfiance vis-à-vis de la Mairie et de la démarche en cours, mais a quand même souhaité me rencontrer du fait du sujet de ma recherche qui l'intéresse. Être à la fois dans le monde professionnel et universitaire constitue ainsi une certaine complexité : des termes tels que « enchevêtrement » ou « intrication » sont utilisés à propos de la position du praticien-chercheur (Kohn, 2001 in De Lavergne, 2007).

II. Présentation de l'échantillon

Mon échantillon est ainsi composé de huit femmes, âgées de 31 à 73 ans. Cinq d'entre elles habitent à Echirolles et souhaitent participer au Verger Participatif. Trois d'entre elles habitent à Romans-sur-Isère et souhaitent s'impliquer dans la démarche de Permis de Végétaliser.

Voici un portrait social de chaque enquêtée : tout d'abord les cinq femmes habitant à Echirolles, puis les trois femmes habitant à Romans-sur-Isère, de la plus jeune à la plus âgée et en fonction des critères suivants : âge, genre, profession, formation/diplôme, origine

sociale, situation familiale, trajectoire résidentielle et expériences précédentes de jardinage. Tous les prénoms ont été changés pour conserver l'anonymat des enquêtées.

Mareva a 31 ans. Sa mère était institutrice mobile dans une école élémentaire et son père travaillait à la Poste, en tant que comptable. Elle naît à Pirae et grandit à Tahiti, en Polynésie française. Elle a deux frères. A Tahiti, elle entretient un petit potager avec son ex-compagnon, son frère et son père. Elle passe son Brevet d'Etudes Professionnelles (BEP) et un Brevet de Technicien Supérieur (BTS) en hôtellerie-restauration. Elle déménage à Echirolles en avril 2023 car on lui propose un poste de serveuse polyvalente en CDI dans une pizzeria. Elle habite dans le Quartier de La Luire, chez un ami qui l'héberge.

Lucie a 40 ans. Son père était technicien de la Voirie et des Réseaux Divers (VRD) et sa mère femme au foyer. Elle est née et a grandi dans la banlieue parisienne, dans un quartier de grands ensembles. Elle vit une partie de son adolescence en Eure-et-Loir puis retourne vivre en banlieue parisienne. Elle habite quelques années à Toulon avant de déménager dans la région grenobloise. Elle vit 1 an dans le quartier de la Villeneuve puis elle s'installe dans le quartier de la Viscose en 2013, avec son mari et ses trois enfants de 16, 11 et 6 ans. Pendant quelques années, elle entretient un jardin à la Viscose avec son amie et voisine Magali. Elle est vendeuse à domicile indépendante et son mari travaille à son compte dans la restauration.

Magali a 44 ans. Son père était ouvrier d'usine et sa mère, d'abord femme au foyer puis caissière dans un supermarché. Leur famille vivait dans une maison avec un jardin, dans lequel il y avait des arbres fruitiers mais pas de jardin potager. Ses parents sont aujourd'hui tous-tes deux retraité-es. Elle vient de Savoie. Magali déménage en 1998 à Grenoble, dans le quartier Teisseire, pour ses études. Après son DEUG de psychologie, elle devient accueillante dans un centre d'hébergement qui accueille les femmes victimes de violences conjugales. Son poste évolue et elle devient en 2015 responsable de tous les logements (10 en 2015, 70 en 2020). Elle est aujourd'hui au chômage. Elle habite dans le quartier de la Viscose depuis 15 ans, elle est mariée. Son mari était cuisinier, il est ouvrier d'usine depuis 2 ans. Elle a trois enfants. Elle est conseillère municipale déléguée aux projets d'école, centre de loisirs et vacances. Lucie est sa voisine et son amie, elles ont entretenu ensemble un jardin à la Viscose.

Eliane a 65 ans. Elle grandit à Grenoble. Son père était maçon et sa mère assistante maternelle. Le week-end, il-elles travaillaient tous-tes ensemble dans la ferme de sa sœur, à Charavines. Eliane était secrétaire fonctionnaire à la Direccte, et son mari était ouvrier dans une usine. Elle et son mari vivent d'abord à Seyssinet-Pariset avec leurs deux fils dans un logement social, où il-elles ont un balcon avec des jardinières. Il-elles achètent ensuite un appartement à Echirolles, de la Luire, où il-elles vivent depuis 13 ans. Il-elles ont entretenu un

jardin dans le quartier de la Viscoise avec d'autres habitant·es, encadrés par la Maison des Habitants de la Ponatière. Il·elles sont aujourd'hui tous·tes les deux à la retraite depuis 2020 et ont deux petits enfants.

Amira a 73 ans. Ses parents émigrent d'Algérie en 1937 et s'installent à Montbéliard, dans un appartement, dans un quartier de grands ensembles. Son père fait toute sa carrière dans les usines Peugeot Sochaux-Montbéliard et sa mère est femme au foyer et mère de douze enfants. A la retraite du père, la famille déménage à Besançon dans un pavillon dont il·elles sont propriétaires. Amira naît à Besançon et habite à Echiroles depuis quarante ans, dans le quartier du centre, à côté de la mairie. Elle travaille dans la fonction publique comme bibliothécaire, d'abord à la bibliothèque Pablo Neruda à Echiroles, puis à la bibliothèque des Eaux Claires, à Grenoble. Elle est à la retraite depuis 12 ans. Elle est mariée et elle a deux enfants et plusieurs petits-enfants. Elle n'a jamais jardiné.

Laurence a 45 ans. Son père était médecin et sa mère professeure d'histoire géographie. Ses parents avaient un jardin puis une grande terrasse sur laquelle sa mère faisait pousser des fleurs et des petits arbustes. Elle grandit à Bourg-de-Péage, fait ses études à Grenoble puis s'installe à Romans-sur-Isère, dans le quartier du centre historique, où elle vit depuis 12 ans. Elle habite d'abord place Perrot de Verdun puis déménage rue Pêcherie. Elle a un balcon sur lequel elle fait pousser quelques fleurs et plantes aromatiques. Elle est traductrice et travaille à domicile. Son conjoint est également traducteur et vient de l'Oise. Il·elles ont deux enfants de 9 et 12 ans.

Patricia a 58 ans. Son père était ouvrier en usine puis dans les travaux publics et sa mère femme au foyer. Elle est née à Bourg-de-Péage et a grandi à Romans-sur-Isère, dans le quartier de la Monnaie, avec ses trois frères et sœurs. Sa famille déménage ensuite dans le centre-ville de Romans, puis s'installe définitivement à Saint-Bardoux. Enfant, ses parents ont un jardin potager. Elle fait ses études à Grenoble et revient s'installer à Romans-sur-Isère en 1998, dans le centre historique, où elle achète ensuite un ancien hôtel particulier, où elle vit depuis seize ans avec son mari. Dans leur cour, il·elles ont détruit les garages pour donner vie à un grand jardin. Elle travaille pendant trente ans dans un laboratoire, d'abord comme technicienne puis comme responsable qualité. En 2004, elle monte une agence de communication avec son mari mais continue de travailler en laboratoire. Depuis 2018, elle travaille à plein temps dans la société en tant qu'assistante de direction. Son mari est directeur de l'agence de communication, il a 48 ans. Ensemble, il·elles ont deux enfants de 25 et 28 ans.

Françoise a 66 ans et elle est céramiste. Elle est née à Valence et a vécu dans un pavillon avec jardin, avec ses neuf frères et sœurs. Elle a fait un BP horticole. Elle a d'abord habité à

Valence, puis dans une maison insalubre à Romans-sur-Isère. Elle habite depuis 8 ans à Bourg-de-Péage, dans un logement social avec une terrasse où elle a quelques plantations. Elle a été mariée pendant 20 ans, elle est aujourd'hui divorcée et vit seule. Elle a fait de nombreux métiers : caissière dans un cinéma, conteuse, chanteuse et musicienne, ouvrière agricole, ouvrière dans une usine d'œufs, agente d'entretien, fromagère. Elle a travaillé pendant 20 ans au sein de la Maison des Solidarités Nelson Mandela dans le quartier prioritaire Fontbarlettes à Valence, où elle est devenue directrice et gérait une équipe de treize personnes. Depuis 8 ans, elle est céramiste et loue son local à Romans-sur-Isère, dans le centre historique, dans lequel il y a de nombreuses plantes.

L'échantillon est donc relativement diversifié du point de vue de l'âge et de l'activité. Il n'y a cependant pas de femme de moins de 30 ans. Les femmes rencontrées ont toutes un emploi du temps ou une manière de travailler qui leur permet d'avoir du temps à m'accorder pour un entretien : retraitées, au chômage, travaillant à domicile ou quelques heures par semaine. Seule Mareva travaille à temps complet en dehors de son quartier. Toutes les femmes, sauf Amira et Lucie, ont jardiné dans leur enfance, confirmant le fait que le jardinage est souvent un héritage culturel (Guyon, 2008). Malgré le faible nombre de personnes interrogées, plusieurs profils se détachent, se rapprochant des observations faites dans d'autres recherches (Mestdagh, 2015, Scheromm, 2015, Louargant & Barroche 2020). Les trois profils qui émergent sont les suivants : le premier profil est celui de femmes issues de catégories intellectuelles supérieures, ayant un emploi stable : ce sont Patricia et Laurence. Le deuxième profil qui émerge est celui de personnes en situation plus précaire, résident en logement social : ce sont Mareva, Lucie, Magali et Françoise. Le dernier profil est celui des femmes retraitées, engagées dans des dynamiques de participation locale : ce sont Amira et Eliane. Dans certaines recherches, comme celles de Scheromm (2015), on observe différents profils de jardinier·ères, selon les motivations qui les animent. Les profils observés dans notre recherche ne correspondent pas tout à fait aux profils observés par Scheromm, mais ils s'en rapprochent. Le premier profil est celui du·de la « jardinier·ère du dimanche » : il correspond au profil personnes retraitées, qui voient le jardinage comme un passe-temps, qui leur permet de prendre l'air, de se réunir en famille ou entre ami·es, avec un aspect important de lien social. Les jardinières du dimanche seraient ici Eliane et Amira. Le deuxième profil est celui de « jardinier·ère hédoniste », qui ont des professions intermédiaires et qui mobilisent des valeurs de lien social, de ressourcement, de contact avec la nature. Leur plaisir pris au jardin à s'occuper des plantes n'est pas associé à un objectif de production. L'espace du jardin est pour ces jardinier·ères un espace de convivialité. Dans notre recherche, cela pourrait être Magali et Mareva. Le dernier profil est celui du·de la « jardinier·ère militant·e » : ces jardinier·ères, de catégorie socioprofessionnelle intermédiaire ou supérieure, ont une

conscience environnementale très affirmée. Ils inscrivent leur pratique dans une perspective de changement de société. Il pourrait s'agir ici de Françoise, de Patricia, et dans une moindre mesure, de Laurence. Lucie, quant à elle, se trouve à la lisière entre la jardinière hédoniste et la jardinière militante : les enjeux environnementaux sont pour elle très importants, autant que des valeurs de lien social, de ressourcement et de contact avec la nature. Une enquête plus extensive permettrait de préciser ces différents profils voire d'en faire émerger de nouveaux, afin d'appréhender les jardinières dans leur diversité.

Chapitre 4 : Prendre soin de la nature à travers le jardinage urbain

I. Prendre soin de l'environnement

La participation à une démarche de jardinage urbain peut être un moyen pour les femmes de prendre soin de leur environnement, proche comme lointain. La plupart des femmes ont déjà eu des expériences de jardinage, dans leur enfance ou dans leur vie adulte. Elles sont également, pour la plupart, sensibilisées à la question de l'écologie, et leur participation à la démarche de jardinage urbain permet de répondre à certains enjeux environnementaux.

A. Normes genrées dans la pratique de jardinage ?

Leurs précédentes expériences de jardinage sont en partie constitutrices de leur façon d'imaginer comment pourrait se dérouler la démarche de jardinage urbain, et de savoir qui aurait en charge le soin à l'environnement. Certaines femmes ont eu des expériences de jardinage au sein de leur couple hétérosexuel, durant lesquelles les rôles étaient attribués selon le genre. Certaines femmes ont observé des normes genrées dans la manière de jardiner. Pour d'autres enfin, le jardin est un lieu neutre dans lequel il n'y a pas de normes de genre.

a) Jardiner en couple : partage genré des tâches

Certaines femmes ont eu des expériences de jardinage au sein de leur couple (hétérosexuel) durant lesquelles les rôles étaient attribués selon le genre : les femmes s'approprient par exemple l'activité décorative dans le jardin, qui est vu comme un espace à entretenir, orner, à l'image du domicile (Louargant et Barroche, 2020). Les hommes font plutôt des activités de bricolage par exemple. On retrouve ce partage genré des activités de jardinage dans certains jardins partagés (Louargant et Barroche, 2020 ; Faure et al. 2018).

A Echirolles, toutes les enquêtées sont en couple, sauf Mareva. Amira n'a jamais jardiné, et Eliane a déjà jardiné dans plusieurs contextes différents : dans son ancien appartement à Seyssinet-Pariset, puis dans les jardins ouvriers de la Viscose, avec son mari et d'autres habitant-es du quartier, par le biais de la Maison des Habitants. A Seyssinet-Pariset, c'est elle qui s'occupe de jardiner sur le balcon :

« On avait un balcon avec une jardinière, et là j'y mettais des fleurs oui. »
Eliane (65 ans)

Dans son expérience de jardin dans le quartier de la Viscose, elle n'observe pas de partage des tâches genré avec son mari. Tout le monde jardine ensemble :

« Et donc dans ce groupe de la Viscose, il y avait mon mari et moi, et il y avait d'autres dames, je sais plus combien on était. [...] On se retrouvait dans ce jardin, où on a pas fait des choses extraordinaires, mais où là, on... grattouillait la terre, on plantait de la salade, des choses très simples, hein. »
Eliane (65 ans)

Magali et Lucie, au contraire, observent un partage des tâches entre elles et leurs maris. Elles ont jardiné ensemble, entre femmes, au sein d'un jardin ouvrier du quartier de la Viscose. Le mari de Magali n'a participé au jardinage seulement pour certaines tâches de bricolage et de débroussaillage, comme c'est le cas dans d'autres jardins partagés (Albert, 2019) :

« En fait, la préparation, la préparation du jardin, il m'avait quand même aidée un petit peu. Mon père m'avait donné des composteurs donc ça on les avait montés ensemble, on les avait installés ensemble. Voilà, débroussaillage, ce genre de choses-là. Mais après euh, après, il m'a laissé volontiers la place. »
Magali (44 ans)

Comme dans certaines recherches ethnographiques (Albert, 2019), un seul membre du couple a la parcelle en charge et l'autre ne participe qu'occasionnellement, en exécutant ce que l'autre décide d'entreprendre. Ici, le jardin est donc l'apanage des femmes, qui jardinent entre amies. Le jardin est ici un lieu de sociabilisation. Dans le couple de Lucie, l'absence de son mari au jardin s'explique par la vie professionnelle prenante de son mari :

« [Votre mari jardinait avec vous ?] Oula ! (rires). Non, pas du tout. Et en plus, avec le boulot qu'il fait lui, c'est impossible. Sauf si ça se faisait la nuit, entre minuit et 7 heures du matin. » Lucie (40 ans)

A Romans-sur-Isère, Françoise ne vit actuellement pas en couple et n'a pas parlé de moments de jardinage avec son ex-mari. Patricia et Laurence, qui vivent actuellement en couple, ont un espace dans lequel elles jardinent. On observe un partage différent des tâches : Laurence jardine seule, sans son mari, alors que Patricia jardine avec son mari, mais le partage des tâches est genré au départ. Laurence mobilise des valeurs d'empathie et d'une sensibilité qu'elle aurait contrairement à son mari :

« C'est à l'extérieur, c'est franchement, c'est compliqué. Avec le, avec le soleil qui tape, c'est, c'est un peu difficile à gérer, il faut... Donc ça, non, ça ça l'intéresse pas. [...] Ouais c'est ça, faut plus surveiller, faire vraiment gaffe à l'eau, voire déplacer les pots, essayer de les abriter un peu, les rentrer, les sortir, les... Moi j'ai plus l'œil que lui pour ça, et puis je crois que du coup, moi comme j'ai l'œil pour ça, il le fait pas. C'est toujours un peu comme ça, c'est, que les choses se font, ouais. » Laurence (45 ans)

Quant à Patricia, elle partage les moments de jardinage avec son mari. Elle observe un partage des tâches au départ genré dans leur jardin personnel, qui a évolué avec le temps. Elle s'est d'abord approprié l'activité décorative, puis elle a appris à faire d'autres tâches : son jardin est un levier pour sa confiance dans ses compétences à pratiquer certaines tâches (Louargant et Barroche, 2020) :

« Euh, et moi, je suis plus... Alors lui, il est plus dans la plantation, tailler, et tout ça, et moi je suis plus dans la déco parce que j'adore la déco, donc je suis plus dans l'esthète. Donc moi je lui dis "bah moi je veux ça là, nananana". Bon, j'arrive quand même à tailler mes trucs, maintenant qu'il m'a appris, mais voilà, moi je suis plus dans l'esthétique. Lui, il est plus dans, la façon de faire. » Patricia (58 ans)

Ces expériences de jardinage en couple peuvent expliquer pourquoi certaines femmes voient des différences genrées dans la manière de jardiner : elles peuvent projeter ce qu'elles ont vécu dans leurs expériences personnelles.

b) Des normes genrées dans la manière de jardiner

En effet, certaines femmes interrogées voient des différences entre les hommes et les femmes sur la manière de jardiner ou d'investir le temps au jardin. Certains discours font appel à des prétendues qualités ou caractéristiques proprement féminines (sensibilité, sociabilité...) et masculines (pragmatisme, force physique, productivité...) mais les discours ne sont pas forcément des discours essentialisant comme ils ont pu l'être dans d'autres recherches (Faure et al, 2018). On voit émerger dans les discours des femmes interrogées une distinction entre des attitudes masculines liées à la pratique, et des attitudes plus féminines, plus liées à l'attention, rappelant la distinction de Gilligan (1982) entre éthique du *care* et éthique de la justice universelle.

Eliane se réfère ainsi à son couple pour imaginer si les rôles au verger seront genrés. On retrouve ainsi un partage des rôles genrés : l'homme qui est dans l'action avec la taille, et la femme plutôt dans la contemplation. Mais les choses ne sont pas aussi manichéennes : Eliane peut également faire des choses plus actives.

« Après [mon mari], bah il viendra aussi, je pense que lui la taille l'intéresserait, le... Voilà. Faire des petites choses euh... Pas seulement se promener et regarder la... la tête en l'air. [...] Moi c'est plutôt admirer. Regarder, prendre le temps, euh... Voilà. Moi c'est ça. Après, tailler, bah oui pourquoi pas, mais... Bon. Si je fais pas la taille c'est pas grave, hein (rires). Après, bah je sais pas moi, on va pas... Arracher l'herbe, on va pas faire des choses comme ça, mais sinon ça ne me dérange pas, hein, de, prendre des gants et faire... » Eliane (65 ans)

Patricia et Françoise font aussi appel à des qualités ou caractéristiques prétendues masculines ou féminines. Pour Patricia, dans le jardin, l'homme est plus structuré et la femme plus libre. Mais elle explique ceci par une liberté cherchée par les femmes contre les oppressions qu'elles vivent en tant que femmes :

« Alors par contre, peut-être la différence entre la femme et l'homme, je dirais, que un homme, quand il fait un jardin, il est peut-être plus structuré. Et qu'une femme comme on est dans quand même dans des phases où il y a une liberté qui, qui, qu'on a envie d'avoir hein ? Parce que c'est, c'est dur, hein, parce qu'on l'a toujours pas, hein ? Mais, mais aussi, je pense qu'il faut, enfin bon, c'est comme tous les excès, mais je pense qu'on a envie d'avoir une liberté. Je pense que la liberté, on se l'octroie dans le jardin, aussi. Enfin, dans la façon dont on fait notre jardin. » Patricia (58 ans)

Pour Françoise, les hommes sont plus dans le pragmatisme et la productivité, alors que les femmes sont plus sensibles :

« Les hommes, ça serait plus le jardin hein, truc de force un peu. Mais peut-être que je me trompe. [Pourquoi ?] Parce que c'est productif, parce que c'est assez pragmatique, hein, il y a du rendement, hein. Voilà. Donc c'est pour ça. La végétalisation, à quoi ça sert ? Bon, y en a qui ont dit, c'est bien hein, mais les femmes sont plus sensibles. [...] Nous on on sent plus, on est plus je pense plus dans les sensibilités, dans le sensible. » Françoise (66 ans)

Elle explique cela à la fois d'un point de vue essentialiste, mais aussi constructiviste. Son point de vue n'est pas binaire mais illustre la puissance coercitive de certaines injonctions sociales et normes de genre (Faure et al. 2018) :

- . *« C'est parce qu'on peut donner la vie, donc on est inscrit peut-être dans la vie autrement qu'un homme, quoi, forcément, c'est... Après je dis pas et puis après il y a l'éducation, hein, l'éducation, le bleu, le rose, le qui est encore bien ancré, mon Dieu que c'est bien ancré. Et puis, tu ne pleures pas. Et puis. Et puis un garçon s'il est plus sensible, ça y est tout de suite, ça va être une fille. [...] Voilà. Donc la sensibilité, c'est aussi l'éducation quoi. »* Françoise (66 ans).

Amira et Laurence, quant à elles, imaginent que les démarches de jardinage urbain seront plus investies par les femmes que par les hommes. Amira explique ceci par le lien social recherché par les femmes, qui souhaitent faire des activités avec d'autres femmes :

« Il y a des hommes qui s'intéressent aussi, mais moi je suis sûre que les femmes seraient plus intéressées et participeraient beaucoup plus. A mon avis hein [...] Mais j'ai l'impression que ce sera plus les femmes [...] Les hommes je sais pas si c'est... Si c'est leur truc pourtant, il y a beaucoup d'hommes qui font le jardinage. Mais euh, peut-être que les femmes, elles sortiraient plus, parce qu'il y a d'autres euh... le contact, peut-être, il y a d'autres femmes, elles vont peut-être retrouver d'autres femmes. » Amira (73 ans)

Pour Laurence, les hommes et les femmes seront autant impliqués dans le Permis de Végétaliser porté par la Ville de Romans-sur-Isère, mais les femmes seront plus investies dans le long terme. Elle explique cela par les normes de genre inscrites chez les femmes :

« Mais après, dans le long terme, ce sera peut-être plus effectivement les femmes. Je sais y en avait une qui parlait de bouture et ça, ça a déjà, c'est un petit peu plus long, un peu plus compliqué, un peu plus... Ça demande plus de temps. [...] Mais peut-être qu'en terme général, c'est encore les femmes qui, qui sont... Qui veillent plus au grain quoi, comme on dit. Et qui, qui seront peut-être plus là dans la durée. Pas seulement au début du projet mais, voilà [...] Mais ouais il y a encore cette... C'est encore comme ça quoi, les femmes sont plus dans le... Dans l'éducation et dans le... à essayer de maintenir une continuité, même quand c'est pas facile ou quand ça, c'est passé de mode ou quand... Donc ouais, c'est peut-être plus elles qui sont... Mais peut-être pas, peut-être pas, j'aurais peut-être tort. » Laurence (45 ans)

Certaines femmes interrogées voient ainsi des différences genrées dans la manière de jardiner ou de s'investir dans une démarche de jardinage urbain. Certaines femmes sont plus ou moins sensibilisées aux enjeux féministes : c'est le cas de Patricia, Françoise et Laurence, toutes trois habitantes de Romans-sur-Isère.

c) Le jardin comme lieu neutre ?

Seules Mareva et Patricia voient le jardin comme lieu neutre. Patricia prend l'exemple de son propre jardin, avec son mari, où le partage des tâches est équilibré, car elle a appris à faire certaines tâches qui peuvent être assimilées comme plus masculines. Son mari et elle ont les mêmes capacités et donc le même pouvoir dans son jardin :

« Au sein de l'entreprise, c'est lui qui est le, le PDG. [...] Eh ben moi en fait, je suis PDG de la maison [...] Mais dans le jardin, dans le jardin, c'est ça qui est bien, dans le jardin, c'est tous les deux. C'est le terrain neutre, quoi. Et ça c'est cool, mais en fait il faut accepter aussi, quand il fallait faire les joints des pierres et j'ai fait des joints des pierres, quand il faut pêter des murs dans la maison, je les pète avec ma masse, et c'est c'est génial. Et... Mais en fait, c'est une question de genre, c'est une question, je pense qu'il faut faire des questions d'envie aussi. » Patricia (58 ans).

Seule Mareva pense qu'il n'y aura pas de différences genrées dans la manière de jardiner ou de participer au Verger Participatif :

« Vu qu'on est un groupe, je pense que va réussir à avoir sa place. Chacun à un quelque chose à apporter, donc du coup euh... Je pense pas qu'il y ait des différences. Chacun va réussir à trouver sa place, et chacun va s'intégrer comme il le veut en fait. » Mareva (31 ans).

Les valeurs de lien social, de bien-être lié à la nature, de participer à quelque chose de commun sans but lucratif, sont des valeurs importantes pour elles, et qui ne sont pas genrées :

« Faire connaissance avec d'autres personnes, s'occuper de la nature, récolter le fruit du travail. Je pense qu'il y a pas vraiment de différence en fait [entre les hommes et les femmes]. Faire connaissance avec d'autres personnes, participer dans un truc à but non lucratif en fait. Pour le bien-être aussi d'être dehors. » Mareva (31 ans).

Certaines femmes interrogées ont déjà eu des expériences de jardinage dans lesquelles le partage des tâches était genré : cela a peut-être conditionné leur manière d'imaginer les démarches de Verger Participatif ou de Permis de Végétaliser. En effet, la majorité des femmes interrogées pensent que l'implication des hommes et des femmes dans les initiatives de jardinage urbain et/ou que les manières de jardiner seront différentes. Certaines d'entre elles mobilisent des caractéristiques ou des qualités considérées comme plus masculines ou plus féminines pour expliquer ces différences d'implication. Seule Mareva pense qu'il n'y aura pas de différences d'implication.

B. Prendre soin de l'environnement : Une question de genre ou de générations ?

a) L'écologie : Une question de générations ?

La question du soin à l'environnement a été abordée avec les enquêtées à travers l'écologie. Pour la plupart des femmes interrogées, la question environnementale est une des raisons principales permettant de valoriser la démarche de jardinage urbain et de justifier leur implication à cette initiative. Toutes les femmes ont ainsi mobilisé l'écologie, sauf Eliane et Amira, à Echirolles, qui n'évoquent pas du tout la question environnementale. Ayant respectivement 65 et 73 ans, on peut faire l'hypothèse que l'écologie est une question de générations : les personnes plus jeunes sont plus concernées par l'avenir de la planète et donc plus engagées pour l'environnement.

Même si la plupart des femmes évoquent l'écologie, on retrouve tout de même une graduation dans l'engagement environnemental des femmes enquêtées : certaines mobilisent les raisons écologiques hâtivement, d'autres en parlent au contraire tout au long de l'entretien, et évoquent l'écologie comme la raison principale à leur implication dans la démarche.

Mareva et Magali font partie de la première catégorie : les préoccupations environnementales ne sont pas les premières raisons évoquées lorsqu'elles parlent du Verger Participatif à Echirolles :

« Et déjà pour l'oxygène de la planète, et du au fait qu'il y ait les pollutions et autre, pour l'écologie c'est pareil » Mareva (31 ans)

Magali mentionne également rapidement l'écologie :

« Alors, en dehors de tout ce qui est environnemental et euh, écologique, et tout ça. » Magali (44 ans)

D'autres femmes interrogées évoquent plus souvent l'écologie et c'est pour elles le premier intérêt de la démarche de jardinage. C'est le cas de Laurence, intéressée par le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère :

« Euh bah c'est par rapport au... Enfin, l'affaire climatique, le changement climatique. C'est c'est c'est, c'est de plus en plus important, ça a toujours été très important. Là, ça devient, ça devient vital en fait, pour que ce soit... Pour que ce soit juste vivable. » Laurence (45 ans)

C'est le cas également de Lucie, qui mentionne l'écologie et l'environnement à de nombreuses reprises tout au long de l'entretien. Elle se dit d'ailleurs écologiste et voit le Verger Participatif comme un moyen de sensibiliser les personnes, et surtout les enfants, aux enjeux environnementaux :

« Moi, je suis un peu écolo sur les bords et, je trouve ça intéressant, c'est bien parce que ça va permettre aussi aux enfants de... de comprendre la biodiversité, de savoir pourquoi on met ça avec ça, les abeilles, pourquoi c'est important, pourquoi faut faire attention, pourquoi enfin... » Lucie (40 ans)

Patricia est également très sensibilisée à la question de l'écologie. Faire son jardin ou participer au Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère est une manière pour elle de faire quelque chose pour l'environnement. L'écologie comme une préoccupation générationnelle a été évoquée durant l'échange, et c'est d'ailleurs son fils qui l'a sensibilisée à la question environnementale. Patricia évoque également d'autres termes liés à l'écologie et à l'environnement, comme l'autosuffisance, la collapsologie, la permaculture :

« Comme on est sensibilisés par nos enfants qui ont 30, 30 ans, on rentre dans la dynamique, on fait. Mais on peut dire que nous, jusqu'à nos... On va dire que jusqu'à nos 35 ans, on était pas sensibilisés, on n'a jamais été sensibilisés à tout ça. Au climat, là, je parle au climat et cetera. Autosuffisance, collapsologie, machin, tout ça, on en avait pas entendu parler. [...] Après, il y a, entre on va dire la génération entre 28 et 40 ans, eux, ils sont en plein dedans, il y a le climat, il y a tout ça et, tout est réuni et ça c'est cool. [...] Ah oui, oui, mais ça, ça m'intéresse parce que alors mon fils, il a un master en... Risques, environnement... [...] Et maintenant, il est super branché écolo, enfin à donf. Et euh... Et lui, un jour, il m'a... Déjà, il m'a offert un truc sur la, la collapsologie et il m'a envoyé plein de liens. Bon, alors là c'était l'enfer pour moi, j'ai pas dormi pendant une semaine. Et euh, mais ça m'a fait prendre

conscience de plein de trucs. Et au niveau de la permaculture et tout ça, alors on avait essayé... » Patricia (58 ans)

Cette hypothèse d'un intérêt générationnel pour l'écologie a cependant une exception : Françoise, à Romans-sur-Isère, est très sensibilisée à la question de l'écologie même si elle est plus âgée que les autres enquêtées. La question environnementale a été mobilisée à de nombreuses reprises tout au long de l'entretien. Françoise voit ce sujet comme une problématique globale, devant être traitée à grande échelle :

« Et vu le... Le, le déséquilibre climatique, le changement climatique et euh... les chaleurs intenses qu'on va subir encore et encore, de plus en plus, c'est débétoniser. Ça aussi. Moi je suis pour. Donc il faut qu'on le fasse. Végétalisons, oui mais enlevons le béton, arrêtons de construire. Je crois que c'est une politique globale. » Françoise (66 ans)

L'écologie apparaît pour la plupart des femmes interrogées comme l'intérêt principal de la démarche de jardinage urbain. Les femmes plus âgées (Eliane et Amira) n'évoquent jamais l'environnement quand elles parlent du Verger Participatif. Cela peut s'expliquer parce que c'est à partir de la génération « Mai 68 » que les questions de société se sont faites plus présentes, qu'ils s'agissent de l'écologie ou du féminisme (Préel, 2000 ; Le Goff, 2008 in Marde et Vérité-Masserot, 2014). La question environnementale reste tout de même importante pour la majorité des femmes impliquées dans une démarche de jardinage en ville.

b) L'écologie : Une question de genre ?

L'écologie est pour certaines une question de genre. En effet, deux femmes interrogées trouvent que les préoccupations environnementales sont genrées et qu'elles concernent plus les femmes que les hommes. C'est le cas de Lucie à Echirolles et de Françoise à Romans-sur-Isère. Pour ces deux femmes, il y aurait une « sensibilité » écologique chez les femmes : elles associent l'écologie à une sensibilité, un ressenti. Pour Lucie, les femmes « se sentent touchées » par l'écologie, et pour Françoise, elles sont « plus sensibles ». Toutes deux se réfèrent à leurs propres expériences en observant ce qui se joue autour d'elles. Lucie observe ainsi que les femmes sont plus investies dans les causes écologiques, mais aussi pour l'enfance :

« Enfin, les personnes les plus investies, j'ai l'impression que c'est des femmes. Ouais, peut-être que elles sont plus... Enfin, je pense oui aussi, que elles se sentent plus concernées par, par certaines causes, ouais. L'enfance, mais pas

que, l'écologie, peut-être que je me trompe, mais moi autour de moi c'est plus des femmes aussi qui sont, qui se sentent touchées ouais. » Lucie (40 ans)

Françoise a quant à elle observé que les femmes étaient plus intéressées par les plantes et les végétaux, et associe cet intérêt pour une sensibilité à l'écologie :

« Alors le lien avec la femme, j'en sais rien, mais je sais que nous, on va être peut être plus euh... Plus sensible à ça. Parce que les hommes, c'est pas, c'est pas quelque chose qui les préoccupe tant que ça. Nous, on est beaucoup plus sensible, je pense, à ça. À tout ce qui est végétal, par rapport à l'écologie aussi. je veux dire, par rapport au dérèglement climatique, par rapport euh... Alors j'ai pas de statistiques pour dire ça, mais il me semble que quand on parle des plantes, moi il y a plus facilement des femmes qui sont sensibles à tout ce qui est végétaux, que des hommes, hein, voilà. [...] » Françoise (66 ans)

Lucie et Françoise remarquent ainsi une préoccupation à l'environnement qui serait plutôt féminine. Cela peut s'expliquer en partie parce que la femme est culturellement associée à l'idée de nature : de l'Antiquité à la Renaissance, la Terre est vue comme une mère nourricière qui porte la vie en son sein (Larrère, 2015). Encore aujourd'hui, de nombreuses métaphores associent les femmes à la nature : la nature est vue comme une femme, et les femmes sont assimilées à la nature (ibid.).

Cette préoccupation environnementale rejoint l'idée d'un « *care* environnemental » (Laugier et al, 2015), entendu comme une attention différenciée à l'espace proche (le jardin) comme lointain (le macrocosme planétaire). Ici, ces deux femmes pensent que le *care* environnemental est donc plutôt pris en charge par des femmes.

Pour d'autres femmes également, la nature est plutôt l'affaire des femmes : c'est le cas de Laurence, à Romans-sur-Isère, qui ne parle pas l'écologie (donc le soin à l'espace lointain) mais de s'occuper du jardin (le soin à l'espace proche). Pour Laurence, prendre soin de son jardin n'est pas une disposition innée chez les femmes : c'est une disposition construite. C'est une attention quotidienne qui constitue une charge mentale. Le Permis de Végétaliser serait pour elle une tâche domestique de plus, souvent prise en charge par les femmes :

« C'est un peu le domestique dans la rue. Bah oui, parce que ça reste de, de l'entretien, ça reste du quotidien. C'est, enfin, quasi quotidien. Il faut, s'occuper d'une plante, c'est... [...] D'abord savoir s'occuper d'une plante et c'est, c'est, ça veut dire, ouais, la regarder pousser, alors si elle tombe pas malade, si elle a pas trop d'eau, manque d'eau, de lumière, et cetera, donc c'est, c'est... C'est

dans le soin quasiment. Donc oui, c'est un peu, c'est un peu le, c'est un peu le domestique qui descend dans la rue [...]. Si c'est, par contre si c'est notre rôle, en tant qu'habitant de s'occuper de, des plantes devant chez nous ou c'est du voisin ou de la rue, bah oui, ça devient, c'est une petite, c'est une petite charge mentale, mais ça... Voilà quoi, il faut pas que ça crève, il faut s'en occuper, et... Et... Et donc c'est comme d'avoir un chat ou comme d'avoir des enfants. Et ça oui, c'est le même... Ça va puiser dans les mêmes ressources. Donc peut être effectivement plus féminin. Mais peut-être pas, peut-être que ça va être des hommes retraités plutôt. » Laurence (45 ans)

Son discours renvoie à l'idée de « domestication de l'espace public » (Falquet et LeDoaré, 1994, in Boulianne, 2001) : les femmes s'investissent dans l'espace public de la même manière qu'elles réalisent des tâches domestiques. Pour elle, la division du travail genrée est due au salaire moindre des femmes, qui effectueraient alors un travail domestique plus important que les hommes :

« C'est encore l'homme qui a les meilleurs jobs, les mieux payés et, et donc euh... C'est mathématique quoi, d'un point de vue budget, celui qui rapporte le plus de sous, ben il... C'est pas lui qui va s'occuper des tâches quotidiennes ou des enfants, et cetera. Et donc voilà, malheureusement tant que, tant que ça reste comme ça, c'est, c'est, c'est moins comme ça, mais ça l'est encore. Et donc moi je pense que ça part de là surtout hein, c'est pas tant que la femme est plus faite pour s'occuper. Bon alors sauf quand c'est nouveau-né et qu'elle allaite quoi, ça ça, vous voilà. Mais sinon non. Les hommes sont très capables de s'occuper d'enfants, et les femmes sont très capables de faire d'autres choses, mais tant que... Voilà, tant que, les sous, tant qu'il y aura plus d'argent rapporté par les hommes, je pense que oui, la femme sera plus domestique, plus à la maison, plus... » Laurence (45 ans)

Cette hypothèse portée par Laurence a été étudiée dans la littérature : ce ne serait pas le niveau de salaire en lui-même qui aurait un impact sur le travail domestique effectué par la femme. Ce serait plutôt une mesure du pouvoir de négociation de l'homme et de la femme, qui permettrait de comprendre la répartition des tâches domestiques au sein des ménages français (Bittmann, 2015). Des études observent que relation entre le niveau de revenu des femmes et le temps dévolu au travail domestique n'est pas linéaire : contrairement aux femmes ayant un faible revenu, celles qui sont mieux rémunérées ne réduisent pas le temps qu'elles consacrent au travail domestique lorsque leur revenu augmente, dans la mesure où elles externalisent déjà une grande partie de ce travail (Killewald et Gough, 2010 in Kandil et Périvier, 2021). De

plus, si un homme gagne en moins que sa femme, il peut avoir tendance à prendre à sa charge encore moins de travail domestique (Bittman, 2015). Ainsi, même si l'hypothèse de Laurence est invalidée par la littérature, sa réflexion montre quand même une sensibilité à la question de l'égalité entre les hommes et les femmes.

Pour Laurence et Lucie cependant, même si le soin à l'environnement est genré, les démarches de jardinage urbain auraient des effets bénéfiques sur l'ensemble de la population. Le *care* environnemental s'étendrait à tous·tes et ne serait plus seulement l'affaire des femmes. Tous·tes se responsabiliseraient pour faire attention à l'environnement, proche comme lointain :

« C'est un moyen aussi [...] même pour certains adultes en fait de comprendre l'importance de faire attention. De faire attention au quotidien parce que... On voit bien là, déjà là il y en a partout des déchets, et puis euh... Quand on en fait, quand on fait quelque chose de... Bah comme le jardinage ou pour la nature, dans la nature, on est un peu plus... Touché, je pense par... Et puis concernés en fait peut-être je sais pas. » Lucie (40 ans)

Pour Laurence, la présence de nature en ville, de plantes, permettrait à tous·tes de faire attention à l'environnement urbain, comme si chacun·e pouvait se rendre compte de la vulnérabilité de la nature et de la nécessité d'y faire attention :

« Parce que déjà c'est plus, c'est ça, ça, c'est, c'est plus agréable pour les, pour les riverains, pour les gens qui y vivent, c'est... Ça, ça aide à prendre soin de sa rue, de dire les, les gosses du coup, qui balançaient le ballon un peu de partout, dans tous les sens avant parce que, bon... C'est pas bien grave si ça, ça tombe sur une façade ou... Voilà, mais s'il y a des plantes, c'est... ils font plus gaffe, ça change le... Enfin ouais, le, le centre d'intérêt des gens il est un peu, comment dire... Ça devient, ils ont, voilà, c'est, c'est, il faut prendre soin de ces plantes, faut prendre soin de ses... De la propriété des uns et des autres, puis en même temps, ça, ça fait plaisir à tous. Donc ouais, ça vraiment, ça fait du lien dans tous les sens et ça ramène et ça ramène des, des touristes et c'est tout bénéf quoi. » Laurence (45 ans)

Ainsi, certaines femmes ont mobilisé la notion de *care*, entendu comme l'attention portée à son environnement lointain (à travers l'écologie) ou proche (à travers le jardinage). Certaines femmes ne voient pas de différence genrée dans le soin donné à l'environnement : c'est le cas d'Amira, Eliane, Magali et Patricia.

Pour conclure, prendre soin de l'environnement est pour certaines femmes interrogées une affaire de femmes : le jardinage est pour certaines une tâche domestique souvent attribuée aux femmes ; pour d'autres, les femmes auraient une sensibilité accrue à l'environnement, et seraient donc plus à même de prendre soin de l'environnement. Pour d'autres femmes, la végétalisation et le jardin permettraient à tous·tes, hommes et femmes, de prendre soin de l'environnement, proche comme lointain.

II. Prendre soin des autres

La participation à une démarche de jardinage urbain peut être un moyen pour les femmes de prendre soin des autres. Les femmes qui souhaitent s'investir dans une initiative de jardinage en ville le font en effet dans la continuité de leur investissement dans la vie du quartier. On observe chez les femmes interrogées différentes manières de s'impliquer pour les autres, qui correspondent à différentes manières d'imaginer la démarche de jardinage urbain.

A. Différentes manières de s'investir pour les autres

Toutes les femmes interrogées s'impliquent d'une manière ou d'une autre dans la vie de leur quartier, que ce soit dans la vie associative de leur quartier, dans la vie associative liée à l'éducation de leurs enfants, ou bien en dehors de tout cadre associatif. Pour la plupart, s'investir dans une démarche de jardinage urbain se fait ainsi dans la continuité de leur investissement dans la vie du quartier.

a) S'impliquer dans une vie associative liée à l'enfance et à l'éducation

Certaines femmes rencontrées sont des mères ayant encore leurs enfants à charge : c'est le cas de Magali, Lucie et Laurence. Ces trois femmes sont très investies dans la vie associative liée à l'enfance et l'éducation de leurs enfants. Magali est la plus impliquée d'entre elles : elle fait partie de l'association des parents d'élèves de l'école, elle est conseillère municipale à l'Education à la ville d'Echirolles, et elle est présidente du Foyer Socio-Educatif¹⁰ qui vient d'être refondé à Picasso. Lucie est également très impliquée dans la vie associative liée à ces

¹⁰ Le Foyer Socio-Educatif est une association loi 1901 hébergée dans les locaux de l'établissement (collège ou lycée). Il permet de développer des actions éducatives. Source : <https://college-pablo-picasso-echirolles.web.ac-grenoble.fr>

enfants : elle participe également au FSE avec Magali, elle participe à la création de l'association des parents d'élèves de l'école primaire, et elle est aussi parent déléguée au lycée. Laurence quant à elle, fait partie de l'association des parents de l'école primaire. La vie associative de ces trois femmes est donc ciblée vers leurs enfants.

b) Être une femme retraitée et s'impliquer dans la vie du quartier

D'autres femmes ont quant à elles une vie associative liée à la vie du quartier ou de leur commune. Elles ont beaucoup de temps pour s'investir dans de nombreuses activités associatives car elles sont à la retraite. C'est le cas d'Amira et Eliane. Amira fait beaucoup de bénévolat dans les Maisons des Habitants (MDH)¹¹ échirolloises qui organisent plusieurs activités : des sorties, du troc de vêtements, etc. Eliane, quant à elle, est présidente du Conseil Syndical de sa copropriété, et présidente de l'association « Vivons ensemble aux Verges du Drac », destinée à faire vivre son quartier. Pour ces deux femmes retraitées, la vie associative est aussi un moyen de sociabiliser avec les habitant-es de leur quartier ou de leur commune. Pour Amira en effet :

« ... C'était une famille, on se retrouvait, euh pour des réunions, pour pleins de choses quoi. Il y avait des sorties avec les parents, les enfants... » Amira (73 ans)

Pour Eliane, c'est un moyen de créer du lien social avec ses voisin-es :

« On a fait, chaque automne, au mois de, au mois d'octobre, on organise une petite fête de notre groupe d'habitations, parce qu'à l'intérieur de, des, des résidences, il y a un espace vert, donc on a cette chance-là. Et du coup on organise une petite fête. » Eliane (65 ans)

Ces deux femmes, retraitées, sont donc investies dans la vie de leur quartier à travers des associations.

¹¹ Les Maisons des Habitants sont des équipements de proximité qui développent divers projets, activités, sorties, espaces d'échanges pour et avec les habitant-es du quartier. Source : <https://www.echirolles.fr>

c) S'impliquer de manière plus indépendante

D'autres femmes interrogées sont investies dans la vie associative d'une autre manière : en adhérant à un café associatif. C'est le cas de Françoise et de Laurence, qui vont au café romanais « Le Passage »¹². Françoise dit tout de même s'impliquer dans la vie de la commune de manière très indépendante :

« Alors moi je suis un électron libre. Ça veut bien dire ce que ça veut dire. Je suis nulle part et partout. Et partout où j'ai décidé de l'être. Non, moi je participe aux réunions euh... Là, la dernière en date, c'était vendredi, il y a 15 jours, à peu près, et c'était sur l'inauguration du Jacquemart, la végétalisation, les bilans sur les journées européennes des métiers d'art, et puis je sais plus. » Françoise (66 ans)

Patricia aussi consacre une partie de son temps libre à la vie de son quartier de manière individuelle, hors de tout cadre associatif :

« Moi je m'implique en fait, je, je, je m'implique là où je vis, parce que je me dis que je peux pas agir... D'abord j'ai pas les connaissances et je n'ai pas l'aplomb d'un, entre guillemets, politique pour faire des trucs plus grands. Moi je m'implique à ma petite échelle, c'est à dire que depuis que je suis dans ce quartier, j'ai rencontré des jeunes défavorisés qui cassaient tout en bas de chez moi. [...] Je suis allée voir ces jeunes. Et je les ai embêtés par ma gentillesse et je les ai embêtés, par mon écoute. [...] Donc là je me suis investie avec ces gamins. [...] Donc je m'engageais beaucoup. Bon, maintenant, ils sont plus là, c'est, ben voilà, je suis plus engagée là-dedans. Et puis ben voilà, après je me suis engagée parce que j'ai ma voisine qui est illettrée, qui a une gamine handicapée, qui, ben, j'ai essayé d'apprendre à lire à la gamine, mais voilà, c'est à ma petite échelle, je veux dire il y a pas de... Non, il n'y a pas d'association, il n'y a pas de... C'est pas, c'est pas lucratif, c'est pas... [...] J'essaie de faire du bien ou je peux, quand je peux. » Patricia (58 ans)

Quant à Mareva, elle n'est pas encore investie dans une association car elle vient juste d'emménager dans le quartier, mais c'est quelque chose qu'elle souhaite poursuivre dans le futur.

¹² Ce café associatif propose des événements artistiques, culturels, des réunions et des débats, des projections, des conférences, etc. Il accueille le siège et les activités d'autres associations ayant pour objet la transition écologique, la justice sociale et le développement de la démocratie participative.

Source : <https://www.ville-romans.fr>

On observe ainsi différentes manières de s'impliquer dans la vie de sa commune ou de son quartier. Ces différentes manières de s'impliquer correspondent à différentes valeurs données à la démarche de jardinage urbain.

B. Quel impact sur la démarche de jardinage urbain ?

On observe trois motivations différentes mobilisées par les jardinières, selon leur manière de s'impliquer dans le quartier. Les mères de famille, qui s'impliquent dans des associations liées à l'éducation et l'enfance, mobilisent particulièrement les notions d'apprentissage et de pédagogie quand elles parlent de la démarche. Les femmes retraitées, très impliquées dans les associations du quartier, parlent beaucoup du lien social que pourrait générer l'initiative de jardinage urbain. Enfin, les femmes s'impliquant de manière plus indépendante et individuelle, insistent sur l'aspect social de la démarche.

a) L'apprentissage

Pour certaines mères de famille ayant encore leurs enfants à charge, l'apprentissage et l'aspect pédagogique de la démarche de jardinage urbain sont les valeurs les plus importantes de l'initiative. C'est le cas de Magali et Lucie à Echirolles : elles voient dans le Permis de Végétaliser une occasion pour leurs enfants, pour les enfants en général, d'en apprendre plus sur la nature. Cela correspond à ce qui a été observé lors des ateliers participatifs et des rencontres réalisées par WZA en automne pour le Verger Participatif à Echirolles : l'aspect pédagogique était très important pour les habitant-es rencontré-es. Pour Magali, le Verger Participatif d'Echirolles est ainsi un moyen pour les enfants d'approfondir leurs connaissances sur la nature :

« Faire découvrir aussi aux enfants, parce que... Bah par exemple, c'est là que l'idée du jardin était venue. J'avais fait une sortie cueillette avec la MDH, et les enfants ont découvert comment poussaient les petits pois, dans les cosses, et qu'on pouvait manger ça cru. [...] Ça c'est des, des souvenirs de l'enfance. [...] Et j'ai fait découvrir ça à mes enfants. [...] Mais voilà, c'est, c'est le genre de choses que... Que je trouve intéressant de partager et de faire découvrir aux enfants qui... Qui voilà, qui voient plutôt le produit fini dans leur assiette, qui savent pas trop comment ça se passe quoi. » Magali (44 ans)

Pour Lucie, cet apprentissage à travers le Verger Participatif est surtout l'occasion pour ses enfants de comprendre les enjeux écologiques qui lui tiennent à cœur :

« Et pour les enfants, franchement, moi la première opportunité que j'ai vue vraiment, c'était de me dire "ils vont pouvoir venir avec moi, participer et voilà, comprendre vraiment tout ça, tous les enjeux". » Lucie (40 ans)

Pour Laurence, qui est aussi mère de famille avec ses enfants à charge, le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère ne sera pas forcément une occasion d'apprentissage pour ses enfants. En effet, ils-elles apprennent déjà à travers ses propres plantations :

« On a un petit plan de, de cerises, de cerises, de tomates cerises. Donc ça, ça voilà, ils l'ont vu pousser et euh... Et puis on va planter des graines de basilic parce qu'on a trouvé que ça tenait mieux que quand on achetait un pot de basilic et qu'on repartait, donc on le voilà, on fait, on fait ce genre de choses. Si, ils jouent un peu à la terre, on va dire entre, entre guillemets, de temps en temps. » Laurence (45 ans)

Ainsi, pour ces trois femmes, les démarches de jardinage urbain sont aussi pour elles l'occasion d'éduquer leurs enfants. On peut voir dans leur implication dans ces démarches une extension du travail domestique de l'éducation des enfants, responsabilité qui a tendance à être assumée par les femmes (les mères) (Bloss, 2009).

b) Le lien social

Pour les femmes retraitées, Amira et Eliane, la valeur la plus importante du Verger Participatif est le lien social que pourra générer le projet. En effet, le lien social est la première raison qui pousse ces deux femmes à s'impliquer dans cette initiative. Elles en parlent tout au long de l'entretien. Pour Amira, le verger est un lieu de rencontre :

« Mais je trouve que les arbres là, les arbres fruitiers, le verger, moi je trouve que c'est très très intéressant pour la, pour les gens du quartier, la population, et puis c'est un moyen de sortir, de se rencontrer, de... » Amira (73 ans)

Pour Eliane, c'est un lieu de partage :

« C'est fait pour ça hein. Pour se retrouver, pour partager, euh... pour échanger euh... C'est un lieu de partage... » Eliane (65 ans)

c) Le jardinage comme levier social

Enfin, l'aspect social est une valeur très mobilisée par les femmes qui s'impliquent de manière plus indépendante et individuelle. En effet, pour elle, la démarche de jardinage urbain peut être un levier social, ou une manière de réduire les inégalités sociales. Pour Patricia, la réinsertion pourrait être une issue possible de Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère :

« Imaginons, qu'il y ait quelqu'un de la mairie, qui fasse partie de la brigade verte [...] Ça serait peut-être bien mettre ça en place. Je sais pas, il y a, sur des gens en réinsertion. [...] Ça leur permet de faire une réinsertion, ça leur permet de rencontrer des gens, ça leur permet d'avoir de se lever le matin, d'avoir un goût pour le travail et de pas rester à se morfondre et tout. Il y a des choses comme ça qui pourraient être mises en place, pour ce genre de... Pour allier la réinsertion et allier en plus, c'est sympa, les, les plantes et tout. On parle du bien-être et tout. Ça pourrait être pas mal de, de trouver des trucs. La réinsertion, il y a pas que la réinsertion, il y a, le handicap, il y a tout ça ce serait génial ça. Et là, ça mettrait tout le monde d'accord parce qu'il y aurait un respect, du, peut-être du, de la personne qui entretient, et donc on va aider, on va collaborer, on va... Idée. » Patricia (58 ans)

Si les plantations du Permis de Végétaliser sont comestibles, Patricia aimerait également que les récoltes soient destinées en priorité à des personnes en difficulté :

« En ville, voilà, c'est pour ça que y avait une personne qui disait on pourrait faire pousser des légumes et tout mais mais c'est des légumes. Mais ces légumes ils seront pas aux gens qui auront de la, ils seront pas pour des gens qui ont de, de l'argent en fait. Ils seront pour ceux qui n'en ont pas. Et je sais pas comment... C'est, c'est bien d'y penser, c'est bien de, d'en prendre conscience, mais je sais pas quelles sont les solutions pour que tout le monde s'accorde à faire quelque chose de mutuel, de, de participatif. » Patricia (58 ans)

Pour Françoise, la végétation génère de la fraîcheur pour tous·tes, et c'est une manière d'améliorer la vie des classes populaires. Pour elle, la démarche de Permis de Végétaliser portée par la Ville de Romans-sur-Isère devrait être beaucoup plus importante. Elle mobilise un exemple pour suggérer que la végétation en général peut être vectrice de solidarités entre les personnes :

« Patrick Blanc, c'est l'instigateur des murs végétaux. [...] Euh, et lui, il va dans des quartiers populaires, il est allé, un jour il a dit "moi je propose de végétaliser les murs des HLM". Pourquoi ? Parce que d'abord, ça amènera de l'humidité. Alors pas au mur, hein, parce que ça se gère ça, lui il sait faire. Mais pour que, euh, ben on subissent pas le, la chaleur du béton. Et ensuite ça va déclencher des solidarités entre les gens, c'est à dire qu'ils peuvent planter des plantes, ils vont se prêter des choses, et ça sera vertical. Donc il montrait il y a un reportage où il montre dans un quartier, ce qui pourrait être fait. [...] Mais moi, je pense plus à ça aussi. Utiliser tout. Les terrasses, les murs, voilà aller plus loin encore. » Françoise (66 ans)

Comme Patricia, qui souhaiterait que les récoltes du Permis de Végétaliser soient destinées aux plus démunis, Mareva souhaite également que les personnes les plus précaires puissent bénéficier des récoltes issues du Verger Participatif à Echirolles :

« Bah le fait qu'il y ait des fruits au bout de cette récolte, comme je vous disais par rapport aux SDF et autres, ceux qui n'ont rien, ça peut leur apporter quelque chose aussi en fait, c'est une bonne idée. [...] Faire des tartes, ou je sais pas, des gestes pour les SDF, je sais pas, fin... J'étais scout, donc du coup je m'étais dit, si on peut faire des gestes pour les personnes qui n'ont rien, ça serait pas mal aussi en fait. » Mareva (31 ans)

On voit ici que la manière de s'impliquer dans la vie de son quartier ou de sa commune correspond à une manière d'imaginer la démarche de jardinage urbain, tour à tour comme un lieu d'apprentissage, de lien social ou vecteur de plus d'égalité sociale. S'impliquer dans une démarche de jardinage urbain pourrait donc être une activité de *care*, permettant de prendre soin des autres, à la fois des plus vulnérables (les enfants, les personnes précaires), mais plus largement des personnes, dans une perspective de maintien de la relation : en effet, l'éthique du *care* donne de l'importance aux liens humains et à l'entrelacement des relations (Petit, 2014).

C. L'implication différenciée des hommes et des femmes au sein du quartier

Parler de l'implication des femmes dans la vie de leur quartier a permis d'aborder la différence d'implication des hommes et des femmes dans la vie du quartier, notamment à Echirolles où, pour les femmes rencontrées, l'implication dans la vie du quartier est très genrée. Pour Amira et Eliane, c'est une question de culture spécifique au quartier :

« Les dames qui sont voilées, elles aiment pas trop... Après, elles sont voilées. Quand il y a des hommes elles sont plus gênées, entre guillemets, j'en sais rien, peut-être, hein, je dis peut-être une bêtise, mais souvent quand il y a des hommes, puis les femmes voilées elles se mettent pas ensemble. Après peut-être que le jardin c'est, c'est autre chose, j'en sais rien. » Amira (73 ans)

Pour Eliane également, le manque de mixité dans les espaces publics du quartier est une question culturelle :

« Bah c'est le quartier qui veut un petit peu ça hein, les messieurs restent chez eux ou vont entre eux, et les dames, bah participent un petit peu à ce qu'il se passe dans le quartier. [...] Ben c'est leur euh... C'est un peu la culture de certaines personnes hein, d'être plutôt "les femmes ensemble et les hommes ensemble". » Eliane (65 ans)

Pour d'autres femmes, l'implication des hommes et des femmes est genrée : les femmes sont plutôt présentes quand il s'agit de l'enfance ou de l'éducation, alors que les hommes sont présents pour des projets plus politiques. Les hommes et les femmes s'impliquent dans le quartier selon leurs intérêts personnels. Les femmes sont également plus présentes dans l'espace public pour s'occuper des enfants. Les rôles genrés que l'on trouve dans l'espace domestique se perpétuent dans l'espace public : ce sont les femmes qui prennent davantage en charge les tâches parentales liées aux enfants. C'est ce que pense Magali :

« Pour avoir participé à pleins de choses, c'est malheureusement souvent les mamans. On retrouve des hommes, quand, souvent, c'est des projets un petit peu plus politiques, ou ce genre de choses-là j'ai remarqué. Sinon c'est vrai que c'est souvent des femmes. [...] Ouais, c'est ce qui est un peu dommage, mais je pense que c'est parce que c'est les femmes qui sortent dans les parcs avec les enfants, qui, qui cherchent à faire des activités, des choses comme ça. [...] Même les sorties familles, souvent, on dit sorties familles euh, avec la MDH ou machin, c'est les mamans et leurs enfants. J'ai réussi une fois à traîner mon mari, mais c'est parce qu'il avait envie d'aller manger du chocolat quoi (rires). » Magali (44 ans)

Pour Lucie également, l'éducation des enfants concerne plutôt les mères que les pères :

« C'est les femmes, plus concernées encore par je pense, par l'éducation, tout ce qui touche aux enfants... » Lucie (40 ans)

Pour Magali et Lucie également, s'impliquer de manière collective serait plutôt féminin, tandis que les hommes préfèrent rester seuls ou bien dans leur cercle d'amis déjà constitués. Les femmes, en plus de s'occuper des enfants, entretiennent les conversations et les relations dans un travail de *care*, donnant de l'importance aux relations et aux liens sociaux. Magali se réfère aux disparités qui existent entre elle et son mari et aux conversations qu'elle a eu avec son entourage masculin :

« Ouais je trouve ça dommage que, que ça reste encore qu'un truc de femmes. C'est peut-être aussi ce, ce... ce truc de, de faire en commun des choses comme ça, participatif où les hommes c'est peut-être un petit... Ils sont peut-être un petit peu plus... En dehors de leurs copains, machin, ils sont un petit peu moins enclin à aller côtoyer les personnes qu'ils connaissent pas forcément quoi. [...] Ils font des activités individuelles, mais euh, j'ai l'impression que le collectif, en tout cas pour en avoir déjà parlé avec mon mari, et puis avec d'autres, d'autres hommes, c'est un petit peu plus compliqué les choses collectives, en groupe, comme ça. » Magali (44 ans)

Lucie se base quant à elle sur l'observation de son entourage :

« Et ça c'est pareil ce, ce truc de partager tout ça, c'est plus les femmes, hein ? [...] Ouais, je trouve ouais. Ben ouais, dans mon entourage. Enfin en tous cas les hommes, ils aiment pas se retrouver, enfin moi je vois, ils aiment pas se retrouver, mon mari déteste ça quand on est trop nombreux, faut parler, faut entretenir les... Il aime pas ça, même en famille, il aime pas trop ça. Euh... et globalement bah ouais dans mon entourage, les hommes sont un peu sauvages. Entre copains, oui, mais dès qu'il faut rencontrer d'autres gens et en plus, s'il y a des femmes, des hommes... Ça leur plaît pas. » Lucie (40 ans)

La différence d'implication entre les hommes et les femmes au sein du quartier a été observée par plusieurs enquêtées. Cette différence d'implication ne concerne pas que les événements relatifs au Verger Participatif, mais aussi d'autres événements et d'autres activités. Pour certaines femmes, cette différence d'implication est une spécificité culturelle du quartier. Pour d'autres, les femmes seraient plus impliquées dans la vie du quartier car elles sont plus engagées dans les projets collectifs, qui concernent à l'enfance ou l'éducation. A Romans-sur-Isère, les femmes interrogées, au contraire, n'observent pas de différence de participation à la vie du quartier entre les hommes et les femmes.

Pour conclure, s'impliquer dans le quartier, et dans une démarche de jardinage urbain, est pour certaines femmes relatif à un soin des autres, des enfants, des personnes précaires. De

manière beaucoup plus marquée à Echirolles qu'à Romans-sur-Isère, s'impliquer dans certaines activités et événements du quartier, et dans la démarche de jardinage urbain, est plutôt l'affaire des femmes : elles font ici une activité de *care*, d'une part en s'impliquant pour les autres (souvent pour leurs enfants, dans une continuité de leurs tâches domestiques), d'autre part en maintenant les relations avec les autres en général.

III. Prendre soin de soi

Prendre soin de l'environnement et des autres n'est pas la seule finalité à la participation des femmes à des démarches de jardinage urbain. Le jardinage est également un moment qu'elles s'offrent à elles-mêmes : le projet de jardinage en ville est vu comme une occasion d'apprendre le jardinage et comme un possible moment de bien-être.

A. Le jardinage comme apprentissage

Les démarches de jardinage urbain, portées par des institutions, sont l'occasion pour certaines femmes d'apprendre le jardinage ou de confirmer ce qu'elles ont appris précédemment. Le fait que le projet soit encadré par l'institution leur donne plus confiance pour participer au jardinage. Les démarches de jardinage en ville peuvent être vues comme un moyen pour elle de renforcer leur pouvoir d'agir individuel (Boulianne, 2001) : apprendre le jardinage peut leur permettre de renforcer l'estime de soi en leur donnant de nouvelles connaissances et compétences.

a) Apprendre quand on ne connaît rien

Certaines femmes attendent beaucoup de la démarche de jardinage, permettant pour certaines, qui n'ont jamais jardiné, d'apprendre à jardiner, mais aussi permettant à d'autres d'acquérir des connaissances sur des sujets proches du jardinage : la botanique, la cuisine, etc. Amira est la seule femme rencontrée qui a très peu d'expérience en jardinage. A travers le Verger Participatif à Echirolles, elle aimerait ainsi apprendre à jardiner :

« [...] parce que moi j'ai jamais planté, j'ai jamais arrosé, j'ai jamais... [...] j'ai même pas de, j'ai pas la main verte, même quand je plante des fleurs, au bout

d'un moment ça fane... Oh non non non, je suis pas du tout jardins, plantes, c'est catastrophique. » Amira (73 ans)

Eliane, quant à elle, a déjà beaucoup jardiné. Elle attend cependant du Verger Participatif d'apprendre de nouvelles choses, en échangeant avec les autres personnes présentes :

« On peut toujours apprendre. Ah non je crois qu'on peut toujours apprendre. De ce qui nous... De notre environnement, mais aussi des autres hein, voilà. On n'a pas tous la science infuse, moi je l'ai pas. Et puis c'est intéressant d'échanger.. D'échanger même des recettes de cuisine, pourquoi pas, c'est bien. [...] D'échanges, d'apprentissage aussi, voilà. Apprentissage pour entretenir le verger, mais aussi des recettes de cuisines, pourquoi on attend le mois de... d'octobre pour ramasser les noix euh... Je sais pas moi. » Eliane (65 ans)

Pour ces deux femmes, le Verger Participatif est l'occasion pour elle d'apprendre de nouvelles choses dans des domaines dans lesquels elles ont très peu de connaissances. On retrouve dans leurs discours une dévalorisation de leurs propres capacités : la démarche de jardinage urbain pourrait donc être un moyen pour elles de renforcer leur pouvoir d'agir individuel et leur estime de soi.

b) Valider ce qu'on a appris précédemment

La plupart des femmes rencontrées ont déjà eu des expériences de jardinage, souvent de manière individuelle. Elles attendent pourtant de la démarche une validation extérieure de ce qu'elles ont appris de manière solitaire. On retrouve parfois dans leurs différents discours une manière de se dévaloriser. C'est le cas par exemple de Eliane, qui a jardiné dans sa jeunesse dans la ferme de sa sœur, qui a toujours eu des fleurs dans ses différents appartements, et qui a eu l'occasion de jardiner dans des jardins partagés à La Viscose :

« J'ai des connaissances, mais un peu hein, quand on pratique pas ! » Eliane (65 ans)

Magali aussi se dit novice en jardinage alors qu'elle a déjà jardiné plusieurs années dans un jardin à la Viscose et en a récolté de nombreux fruits et légumes. Elle attend une validation de la part des autres personnes impliquées et des personnes encadrant le Verger Participatif :

« Bah, il y a des choses, du coup que j'ai apprises un petit peu. Peut-être voir, si, si je faisais des bêtises ou si c'était... Ou si je faisais correctement. Et puis apprendre peut-être d'autres choses, euh... [...] Je suis hyper curieuse, donc voilà, tout ce qui peut être intéressant, je prends. [...] J'attends un peu que ce soit un lieu d'échanges de savoirs, parce que je suis un peu novice en jardinage (rires). C'était de la chance (ndlr : en parlant de son jardin à la Viscose) (rires). » Magali (44 ans)

Lucie, quant à elle, n'attend pas forcément une validation de ses acquis, mais un apprentissage des bases du jardinage à travers sa participation au Verger Participatif d'Echirolles :

« Mais... le verger, je pense que ça, pour ça, ça peut relancer ça peut me relancer à refaire quelque chose avec des bases parce que... Il y a quand même des trucs à savoir. » Lucie (44 ans)

C'est également le cas de Laurence qui souhaite apprendre des professionnel·les investi·es dans la démarche de Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère :

« Moi là j'attends un conseil parce que je voudrais pas faire n'importe quoi. [...] Mais là pareil, j'attendrai d'avoir un peu de conseils de la part des espaces verts, eux ils savent, ils savent de quoi ils parlent. » Laurence (45 ans)

Certaines femmes attendent ainsi de la démarche que leurs connaissances soient validées ou d'avoir des connaissances essentielles. L'initiative de jardinage urbain étant institutionnalisée et encadrée par des professionnel·les, cela donne pour elles plus de crédit aux connaissances qu'elles pourraient acquérir en participant à la démarche. Au contraire, les connaissances apprises de manière autodidacte seraient dévalorisées.

c) Être capable de tout faire

Même si elles souhaitent apprendre ou valider leurs compétences et connaissances, la plupart des femmes rencontrées se sentent capables de tout faire, et ne se sentent pas limitées parce qu'elles sont des femmes, que ce soit pour le Verger Participatif à Echirolles ou le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère. Il n'y a, a priori, pas de freins à leur participation et au développement de leur pouvoir d'agir individuel. Pour Magali par exemple :

« J'irais vraiment sur des... Sur de la découverte et ce que j'ai envie de faire, pour découvrir. [...] En tout cas, moi j'irai pas forcément sur des trucs faciles entre guillemets, parce que "c'est plus pour une femme", "c'est moins fatigant", machin. » Magali (44 ans)

Pour Françoise également, il n'y a pas de travaux plus adaptés aux femmes :

« Et puis moi, ce que je souhaite pas par contre, c'est que les travaux, euh, s'il y a des choses à faire, porter des trucs, nous on peut le faire. C'est pas que les hommes hein, d'accord ? » Françoise (66 ans)

Amira et Lucie pensent également que les femmes peuvent faire des tâches plus difficiles. Elles souhaitent que les hommes du quartier s'impliquent dans la démarche de Verger Participatif à Romans-sur-Isère, et pensent que les tâches pourront être partagées entre les hommes et les femmes sans qu'il y ait de tâches genrées :

« C'est bien qu'il y ait de la mixité, c'est pour ça que je vous dis, ce serait bien qu'il y ait des hommes, mais il y a pas de travaux plus durs ou plus, plus, plus ou moins pénibles. Quoi, peut-être arracher les... Ça une femme peut le faire hein, arracher les mauvaises herbes, euh, arroser. Je sais pas, non. Moi à mon avis une femme elle peut tout faire. » Amira (73 ans)

Pour Lucie :

« Et puis voilà, même si je pense que les femmes sont tout autant capables que les hommes, peut-être qu'il y a des tâches aussi des fois qui seront un peu plus ingrates, et qu'on pourra leur laisser. Non mais ouais, je pense que... ça serait bien, surtout dans nos quartiers, la mixité est mise à mal ? Donc non, je pense que ça serait intéressant. » Lucie (40 ans)

Pour la plupart des femmes qui souhaitent jardiner dans ces initiatives, les démarches de jardinage urbain sont une occasion d'apprendre ou de confirmer ses compétences et connaissances. Elles souhaitent également que les démarches soient investies par les hommes autant que par les femmes, surtout en ce qui concerne le Verger Participatif.

Les femmes qui souhaitent s'investir dans ces projets de jardinage urbain le feraient aussi dans une démarche d'*empowerment*. Le jardinage peut contribuer au renforcement du pouvoir individuel des femmes qui y prendront part (Boulianne, 2001), en améliorant leur estime de soi et en leur permettant d'acquérir de nouvelles connaissances.

B. « Un moment à soi »

Les initiatives de jardinage urbain permettent aux femmes de prendre soin de l'environnement, des autres, mais aussi d'elles-mêmes. En effet, les femmes associent les démarches de jardinage urbain au bien-être : que ce soit pour l'idée de nature, l'activité de jardinage, ou pour le moment de socialisation que peut apporter leur participation au projet.

a) Bien-être lié la végétation et à la nature

Être dans la nature constitue pour la grande majorité des femmes rencontrées une source de bien-être. Elles associent la nature à la beauté et au bien-être. : le bien-être citadin passe de plus en plus par la proximité à la nature (Bourdeau-Lepage et Vidal, 2014), et il existe une dimension esthétique de ce désir de nature (Blanc, 2004 in Bourdeau-Lepage et Vidal, 2014).

Ainsi, Amira, Eliane, Françoise, Patricia et Lucie associent la nature à la beauté. Amira trouve que le Parc Ouest Picasso à d'Echirolles est très beau. Elle partage les moments passés dans la nature avec ses petits-enfants :

« Et puis c'est beau. [...] C'est un bel endroit, vous vous rendez compte, ce parc comme il est beau, il est génial hein. Moi j'ai, j'ai eu emmené mes petits-enfants là... pour se balader, mais il est magnifique ce parc ouest-là. » Amira (73 ans)

Pour Eliane, c'est le Verger Participatif qui est très beau, ce qui le rend plus agréable :

« Et c'est très agréable de se promener à l'intérieur, et de regarder toutes les espèces, je pense que ça sera encore plus joli quand il y aura les fruits, mais aussi au printemps prochain, quand il y aura les fleurs. [...] Ce qui est joli c'est qu'il est circulaire. [...] Je trouve que c'est bien qu'il soit circulaire. C'est même bien mieux. C'est beaucoup plus agréable. Et puis ça fait pas verger. C'est beaucoup plus joli. » Eliane (65 ans)

Lucie, quant à elle, parle de son quartier, le quartier de la Viscose : pensé comme une cité-jardin, il compte de nombreux espaces d'herbes et de jardins partagés. Toute la nature présente dans le quartier en fait un cadre de vie agréable, surtout pour ses enfants :

« Enfin franchement c'est ouais, c'est joli comme cadre. Le côté esthétique et détente. Et ouais c'est ça. C'est que, c'est reposant. Et euh, voilà même pour les enfants, je trouve que franchement quand tu sors pour jouer, et qu'il y a de la verdure comme ça partout, c'est quand même plus agréable quoi, de jouer dans l'herbe que de jouer sur le bitume. » Lucie (40 ans)

Pour Patricia, le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère et la végétalisation des rues améliorerait le côté esthétique de la rue :

« Et en tout cas pour l'esthétisme et tout de la rue. Ça serait incroyable. »
Patricia (58 ans)

Françoise, à Romans-sur-Isère associe aussi la nature à la beauté et au bien-être. La nature est pour elle bénéfique pour tous et toutes :

« Plus on aura de la verdure, enfin de la nature, du vivant, différent de nous, mieux ça sera. Et puis qui nous donne en plus de l'oxygène, qui nous donne du plaisir à les regarder. Parce que, quand vous regardez les formes, les formes, elles sont incroyables, il y a des formes très diverses. Ah c'est, c'est hallucinant. La nature est très très belle. » Françoise (66 ans)

Pour Mareva et Eliane, être dans la nature, sans forcément jardiner, est synonyme de bien-être :

« Le fait qu'il y ait des plantes, ça fait toujours du bien à la santé, de s'occuper d'autre chose, que rester sur notre téléphone euh toute la journée. » Mareva (31 ans)

Pour Eliane, les moments passés dans la nature sont thérapeutiques, comme les moments de jardinage le sont pour Magali. Elle apprécie la nature de manière solitaire :

« En passant, moi ça m'apporte énormément, là, de, de faire le tour, de regarder les arbres [...]. Et... Écouter les oiseaux, voilà. Moi j'aime bien aussi des petits moments de tranquillité, je pense que là, si on choisit bien son heure, on peut être très tranquille. Des moments où on peut apprécier tous les arbres et les fruits seul. [...] Moi j'ai besoin de venir au milieu des arbres, de marcher aussi, oui. Ça moi j'en ai besoin, je me sens bien quand je suis au milieu de la verdure hein. » Eliane (65 ans)

Enfin, pour Laurence, la nature améliorerait le quotidien de tous-tes, et pas seulement le sien :

« Ça, ça améliore l'environnement, je trouve notre environnement vraiment quotidien, quoi, c'est, c'est... C'est chouette de marcher dans une rue fleurie. Euh, les gens sont, ça, ça change toute l'attitude des gens. Les gens prennent plus leur temps, du coup ils ralentissent [...]. » Laurence (45 ans)

Ainsi, pour la majorité des femmes interrogées, la notion de nature est associée à la beauté et au bien-être. Passer des moments dans la nature leur est bénéfique, mais elles pensent aussi à leurs proches (enfants et petits-enfants), et à toutes les personnes en général. La relation que les femmes ont avec la nature s'apparentent ainsi à du soin pour soi (Blanc, 2013) : elles prêtent à la nature des vertus imaginaires ou réelles qui rendent sa fréquentation, et la relation établie avec elle, nécessaire voire providentielle (ibid.).

Associer la nature et le bien-être a été étudié dans d'autres recherches (Bourdeau-Lepage et al, 2012 in Bourdeau-Lepage et Vidal, 2014). Un homme et une femme n'accordent pas le même niveau d'importance aux moments qu'il-elles passent dans un espace vert : 52% des femmes considèrent que ces moments sont indispensables à leur bien-être, contre 32% des hommes (ibid.). Ainsi, cette recherche correspond à ce qu'expriment les femmes rencontrées à Echirolles et Romans-sur-Isère.

b) Bien-être lié à l'activité de jardinage

Pour la plupart des femmes rencontrées, l'activité de jardinage est associée à une notion de bien-être personnel, qui leur permet de sortir de leur routine, de se changer les idées. Le jardinage est ainsi une autre manifestation du désir de nature (Bourdeau-Lepage et Vidal, 2014). En effet, pour Mareva, participer à la démarche de jardinage est l'occasion pour elle de sortir de son quotidien :

« Et, bah, au lieu de faire ma routine travail, maison, maison, travail, bah ça me permettrait de sortir de mon petit quotidien et de m'occuper des plantes [...] » Mareva (31 ans)

Françoise, quant à elle, associe le jardinage à quelque chose de magique, qui est ancré dans son enfance :

*« On peut dire que j'ai fait du jardinage très petite. Et ce qui était magique, c'est qu'on nous donnait des graines. Moi j'ai cette photo là en fait, c'est que j'avais des graines de chou-fleur, un chou-fleur, imaginez. Et donc j'avais planté, je devais avoir 3 ans, je pense. [...] Et euh, donc le jardin, le chou-fleur, ben on avait planté la graine et je me rappelle 9 mois après, j'avais un chou-fleur. Donc cette, ce côté magique et prolifique de la terre, c'est en moi, hein. »
Françoise (66 ans)*

Pour Magali, jardiner dans les jardins de la Viscose a été pour elle quelque chose de très bénéfique, lui permettant de sortir de son travail, qui est d'ailleurs lié au *care* : travaillant dans un centre d'hébergement d'urgence pour les femmes victimes de violences conjugales, elle prenait en charge des personnes vulnérables. Le jardinage apparaît pour elle comme quelque chose qui l'a beaucoup aidée pendant une période difficile :

« Mais c'était quelque chose qui était... Qui était hyper euh... thérapeutique pour moi. En plus c'était une période qui était un peu compliquée, donc euh, voilà, c'était hyper thérapeutique. [...] Le jardin ça peut être quand même quelque chose d'un peu harassant et fatigant, mais euh, mais c'est tellement, comme je disais, thérapeutique, que... Je cherche, je pense, un petit peu ça. Retrouver un peu ces moments-là où... Où je me vide la tête, où je suis dans autre chose, et euh... [...] Je travaillais dans les... Dans un centre d'hébergement qui accueille les femmes victimes de violences conjugales. D'où le côté thérapeutique, quand je rentrais le soir. Mais je rentrais beaucoup trop tard, j'avais pas assez de temps. Mais voilà, c'est vrai que ça m'a ça m'a aidée quand même. » Magali (44 ans)

L'activité de jardinage est donc une activité positive, qui procure du bien-être aux femmes qui jardinent, et qui leur permet d'être dans la nature.

c) Un moment de socialisation

La plupart des femmes qui souhaitent s'impliquer dans une démarche de jardinage urbain aimerait le faire à plusieurs : le jardinage est pour elles une occasion de passer des moments avec leurs ami-es, en dehors de leur cercle familial. Le jardinage peut alors être une troisième manière de prendre soin d'elles, en développant et en entretenant des relations avec d'autres personnes. Cette vision de la démarche comme moment de socialisation concerne seulement les femmes habitant à Echirrolles. Amira, par exemple, aimerait venir au Verger Participatif accompagnée d'une amie :

« Oh bah pourquoi pas avec d'autres, hein, moi j'en ai parlé à une amie, ouais elle est bien d'accord, hein. » Amira (73 ans)

Mareva voit le Verger Participatif comme une occasion de rencontrer de nouvelles personnes et de créer du lien social. Pour elle, le Verger serait une première étape pour construire des liens avec d'autres personnes et partager des moments en dehors du cadre du Verger :

« Qu'on se fasse un peu des groupes en fait, que ce soit sur Messenger, Whatsapp ou autre, avec les participants qui veulent continuer dans cette organisation, et se donner rendez-vous. Et pas seulement euh, pour le verger, se voir entre personnes, passer des soirées euh, ou discuter des idées qu'on pourrait avoir pour entretenir, comment ça pourrait se passer, comment on pourrait organiser ça quoi. » Mareva (31 ans)

Pour Eliane également, le Verger Participatif est un prétexte pour que les femmes du quartier puissent partager des moments entre elles, pour socialiser :

« C'est pour avoir un moment entre elles, et discuter... Moi je crois que le jardinage c'est un prétexte, je crois. Mais bon, ça commence peut-être par un prétexte, et après, elles y prendront goût, peut-être. » Eliane (65 ans)

Elle se base sur sa propre expérience : elle a déjà participé à une démarche de jardinage urbain à plusieurs, qui était pour elle un moment de socialisation :

« Il y a quelques années on était... la Maison des Habitants avait créé, bah enfin avait invité un petit groupe de personnes pour jardiner dans un espace aux jardins de la Viscose. Et donc dans ce groupe de la Viscose, il y avait mon mari et moi, et il y avait d'autres dames, je sais plus combien on était. [...] Et donc on allait, combien de fois on y allait ? On devait y aller une fois par semaine, le mercredi, on se retrouvait dans ce jardin, où on a pas fait des choses extraordinaires, mais où là, on... grattouillait la terre, on plantait de la salade, des choses très simples, hein. [...] On rentrait pas les bras chargés, et puis on en avait pas pour la semaine à manger hein, certainement pas. Mais c'est pas grave, c'était vraiment pour passer un moment ensemble, là c'est... c'était plutôt ça. Et d'ailleurs, on... Oui on peut dire qu'on s'est liés d'amitié avec Marie-Thérèse, et son fils. Et puis il y avait un autre monsieur. Ah oui, j'ai oublié, Joao, un monsieur qui habitait à la Viscose [...], il était d'une gentillesse ce monsieur ! [...] . Et puis vraiment on s'y sentait bien quoi. » Eliane (65 ans)

Lucie également se base sur sa propre expérience de jardinage avec son amie Magali, pour imaginer comment le Verger Participatif à Echirolles pourra être un lieu de socialisation :

« Nous on rigolait bien. Au verger, je pense que ça a va être un peu... Je pense que ça va être comme ça aussi, je... Les, les gens en tout cas que j'ai vus... Je pense que c'est des gens qui cherchent aussi du, du lien social et euh... Voilà

sortir un peu de, du lien social juste de l'école. Voir d'autres adultes et intéressés par autre chose aussi. » Lucie (40 ans)

Ainsi, les moments de jardinage urbain peuvent être pour les femmes un moment de socialisation constitutif de leur propre bien-être. Le jardinage apparaît même parfois comme un prétexte, leur permettant de passer du temps avec leurs proches ou avec de nouvelles personnes. Cette notion de « lien social » mobilisée par certaines femmes souhaitant jardiner en ville n'est pas spécifique à Echirolles : quand il s'agit de jardins partagés, cette notion est très présente, à la fois dans les discours municipaux, associatifs et médiatiques, mais aussi dans les discours des jardinier·ères. (Mestdagh, 2015).

Pour conclure, les démarches de jardinage en ville ne sont pas seulement une manière pour les femmes rencontrées de prendre soin de l'environnement et des autres : c'est aussi l'occasion de prendre soin d'elles. Jardiner au sein d'une démarche institutionnalisée leur permet de renforcer leur pouvoir d'agir individuel, en leur apportant de nouvelles connaissances ou en validant ce qu'elles avaient appris précédemment. Jardiner leur permet aussi de renforcer leur bien-être, en étant dans la nature et en étant au contact d'autres personnes.

Conclusions

Pour conclure, cette recherche permet de valider et d'approfondir les résultats produits dans certaines recherches, notamment celle de Louargant et Barroche (2020) pour ce qui est du *care* dans les espaces de jardinage urbain, mais aussi celles de Faure, Luxembourg et Dupont (2018) et Boulianne (2001) sur ce qui est de l'émancipation et de l'*empowerement* des femmes dans les espaces de jardinage urbain. Il apparaît ainsi dans notre recherche que participer à des démarches de jardinage urbain mobilise bien des attitudes et des aptitudes liées au *care*. Pour le Verger Participatif à Echirolles et le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère, les femmes désireuses de s'investir souhaitent à la fois prendre soin de l'environnement, des autres et d'elles-mêmes.

La participation à un projet de jardinage en ville apparaît ainsi pour certaines femmes interrogées comme la prise en soin d'un environnement proche (le verger, la rue) comme lointain (l'environnement) (Laugier, 2015). Ce sont surtout les femmes jeunes qui souhaitent prendre soin de l'environnement, à Echirolles comme à Romans-sur-Isère : elles sont déjà, pour la plupart, sensibilisées aux enjeux environnementaux. Elles imaginent les démarches de jardinage en ville comme reproduisant les stéréotypes de genre vécus dans leur couple (hétérosexuel) ou dans leurs expériences précédentes : les activités de jardinage seraient genrées. Les femmes seraient plus souvent dans le jardin que les hommes, présents seulement comme renfort en cas de besoin. On retrouve ici une reproduction de la hiérarchisation des normes de genre et d'organisation, sans remise en cause des rôles de genre, avec des « femmes leaders du jardin », ce qui correspond aux résultats de la recherche de Louargant et Barroche (2020). Certaines femmes ont elles-mêmes assimilé ces stéréotypes de genre, voyant les femmes comme plus à même de prendre soin de l'environnement, selon des qualités qui seraient plus féminines. On retrouve ainsi dans leur discours la puissance coercitive de certaines injonctions sociales et de certaines normes de genre (Faure et al, 2018), mais même si elles produisent un discours essentialisant, elles ont souvent aussi conscience de ce qui se joue dans la construction sociale du genre. On retrouve dans le discours des femmes interrogées l'idée d'un « *care* environnemental », étant pour certaines femmes interrogées plutôt l'affaire des femmes, correspondant à l'observation d'une constante de l'investissement des femmes dans les mouvements environnementaux (Laugier, 2015).

L'investissement dans une démarche de jardinage urbain est aussi lié à un soin des autres. Dans la recherche de Louargant et Barroche (2020), ce soin des autres est surtout lié à l'organisation des activités collectives, dans une idée de soin des relations. Dans notre recherche, ce soin des autres est présent dans les discours des femmes qui souhaitent que ces initiatives de jardinage soient bénéfiques à tous·tes. Elles mobilisent notamment les notions

d'apprentissage (lié aux enfants), au lien social (lié aux personnes exclues socialement), mais voient aussi dans le jardinage une opportunité de levier social, permettant d'aider les personnes les plus précaires. Les femmes interrogées prennent déjà soin des autres en dehors de ces espaces de jardinage : elles participent déjà à la vie du quartier. Leur implication à la démarche se ferait ainsi dans la continuité de leur investissement à la vie du quartier. A Echirolles surtout, les femmes ont observé un investissement genré dans le quartier de la Viscose – La Luire : les femmes sont très présentes dans les associations liées à l'enfance et ont été largement majoritaires lors des derniers événements liés au Verger Participatif. Le soin des autres, dans ce quartier, est plutôt réalisé par les femmes, à travers leur investissement associatif. Les femmes s'investissent dans la vie du quartier, et donc dans les démarches de jardinage urbain, en reproduisant les mécanismes qu'elles ont appris précédemment, ayant été socialisées à « donner des soins » et à maintenir le lien social au sein des familles, du voisinage et de la communauté (Boulianne, 2001). Pour les femmes interrogées, participer à une démarche de jardinage urbain relève donc bien du *care*, dans une perspective de soin de l'environnement et de soin des autres.

L'implication à des projets de jardinage urbain permet aussi aux femmes de prendre soin d'elles. Le jardinage est en effet une manière d'apprendre et de valider des savoirs précédemment acquis : il se révèle comme moteur de l'estime et de la confiance en soi (Faure et al, 2018 ; Louargant et Barroche, 2020). Elles se sentent capables de tout faire, même des travaux plus durs, souvent associés aux hommes. L'espace de jardinage et l'activité en elles-mêmes sont aussi associées à la notion de bien-être personnel, correspondant à certaines études qui ont montré les effets positifs du jardinage sur la santé mentale des individus (Brown, Jameton, 2000 et Patterson, Chang, 1999 in Faure et al, 2018). Dans notre recherche, les participantes semblent également retenir les bénéfices de l'activité de jardinage sur leur santé mentale plus que physique (Duchemin et al, 2008 in Faure et al, 2018). Ce bien-être est possible grâce à la présence de la nature et à l'activité de jardinage, mais aussi car les espaces de jardinage urbain sont des lieux de rencontre et de sociabilité. Cette dimension du bien-être lié à la rencontre avec d'autres est également présente dans d'autres recherches, comme celles de Louargant et Barroche (2020), de Boulianne (2001) et de Faure, Luxembourg et Dupont (2018).

Les démarches de jardinage en ville, portées par les institutions, sont une autre manière de faire participer les habitant-es, car elles ne mobilisent pas forcément de compétences oratoires et mobilisent plus des aptitudes liées au *care*. En comparant ces deux démarches de jardinage urbain, on observe que ce travail de *care* est plus visible à Echirolles dans la démarche de Verger Participatif, et qu'il est également plus pris en charge par les femmes.

Cette recherche permet également d'interroger les espaces de jardinage urbain comme lieux d'*empowerement* ou comme lieux de domestication de l'espace public, en se basant sur la recherche de Boulianne (2001) relative aux jardins partagés québécois. Dans notre étude, les espaces de jardinage urbain peuvent être des lieux d'*empowerement* féminin, dans le sens de (ré)appropriation des moyens d'agir sur leur vie quotidienne dans la transformation de leur cadre de vie (Bacqué et Biewener, 2013 in Faure et al, 2018). Mais on assiste ici surtout à une possibilité du renforcement du pouvoir d'agir individuel similaire à celui observé par Boulianne (2001). On peut ainsi imaginer des retombées positives en ce qui concerne l'estime de soi, mais aussi l'acquisition de connaissances en nutrition et en production alimentaire (surtout à Echirolles), renforçant le pouvoir individuel de décision et d'action face au marché de l'agro-alimentaire (Boulianne, 2001). Cependant, on imagine mal comment ces espaces de jardinage urbain peuvent être le lieu d'un renforcement du pouvoir d'agir collectif des personnes impliquées : comme dans l'étude de Boulianne (2001), les structures décisionnelles sont centralisées et les initiatives peuvent difficilement s'inscrire dans un mouvement de lutte pour la transformation des rapports sociaux (ibid.). Dans la recherche de Faure, Luxembourg et Dupont (2018), les jardins partagés gennevillois sont au contraire des lieux de résistance collective car ils permettent une reprise de contrôle des individu-es sur la production alimentaire en résistant collectivement au système agroindustriel. Les deux démarches de jardinage urbain que nous avons étudiées pourront donc peut-être être des lieux d'*empowerement* individuel. Ils seront également sûrement des lieux de domestication de l'espace public. Les démarches seront en effet peut-être investies par une logique « domestique » fondée sur l'apport de travail social gratuit à la résolution de situations qui relèvent d'éléments structurels, comme l'insécurité alimentaire et l'exclusion sociale (Boulianne, 2001). Les espaces de jardinage urbain pourraient être en effet le lieu du travail gratuit des femmes, travail qui contribuera au bien-être d'un groupe élargi. A Echirolles surtout, la production alimentaire (réalisée majoritairement par les femmes) sera à destination de tous·tes, et notamment des plus démunis·es. Il s'agit là d'une production sociale, d'un travail social gratuit qui n'est pas forcément reconnu ou valorisé, et qui est réalisé surtout par les femmes. Aborder ces démarches de jardinage urbain par le prisme du *care* permet ainsi de rendre visible ce travail, qui est oublié et dévalorisé, et qui permet pourtant la vie commune (Laugier, 2015).

Etudier des démarches institutionnalisées par le prisme du *care* permet aussi de révéler le rôle des institutions. Ainsi, en reprenant les quatre phases du concept de *care* conceptualisées par Joan Tronto, on voit que l'institution, en mettant en place la démarche, est dans le « soucis de » et la « prise en charge » : elle constate l'existence d'un besoin, évalue la possibilité d'y apporter une réponse, puis assume la responsabilité par rapport au besoin

identifié et détermine la nature de la réponse à lui apporter. Les personnes qui participent aux démarches sont, quant à elles, dans le « prendre soin », en rencontrant directement les besoins du *care* et en prenant soin d'autrui. A Echirolles, dans le quartier de La Luire – Viscose, ce travail apparaît comme effectué surtout par les femmes du quartier.

On assiste ainsi à un paradoxe au sein de ces démarches institutionnalisées. Ce sont à la fois « toujours les mêmes » qui participent : des femmes déjà investies dans la vie associative et politique de leur quartier et de leur ville, qui sont déjà sensibilisées aux enjeux écologiques. Cela correspond aux recherches faites sur les dispositifs participatifs : les personnes investies dans les processus de participation citoyenne sont souvent des membres déjà investi-es dans la vie de leur cité, correspondant à des profils de « représentant-es informé-es », porte-paroles experts capables d'apporter des suggestions pertinentes et faisables, ce qui bien souvent correspond à des personnes ayant un capital social et culturel élevé (Bouvard, 2019 in Armand, 2022). Aussi une participation volontaire des individu-es tend-elle à ne réunir que des participant-es éduqué-es et politisé-es que la moyenne (Goodin et Dryzek, 2017 in Amand, 2022). Mais on remarque paradoxalement l'absence ou le moindre investissement des hommes, qui sont pourtant plus présents dans les espaces de participation plus classiques. Les institutions, en mettant en place de telles démarches et en voulant responsabiliser l'ensemble des habitant-es, responsabilisent surtout les femmes qui prennent en charge cette activité. Dans ces démarches « top-down », il y a ainsi le risque de perpétuer des normes de genre (puisque ce sont surtout les femmes qui pourraient prendre en charge ce travail de *care*) tout en ne permettant pas leur émancipation ni le renforcement de leur pouvoir d'agir collectif. Dans des démarches « bottom-up » au contraire, on peut imaginer que cette émancipation est facilitée par les valeurs mobilisées par les collectifs : certains jardins militants s'inscrivent ainsi dans des valeurs d'autonomie et d'autogestion, dans des pratiques comme la permaculture, et restent loin des enjeux politiques municipaux (Louargant et Barroche, 2020), permettant de renforcer le pouvoir d'agir individuel et collectif des jardinier·ères.

Il serait intéressant d'enrichir ce travail de recherche en observant le fonctionnement de ces deux démarches sur le long terme, pour voir comment se joue l'activité de *care* dans les trois déclinaisons observées dans le discours des enquêtées, à savoir le soin de l'environnement, le soin des autres et le soin de soi-même. Il serait également intéressant d'observer si ces démarches relèvent effectivement d'une domestication de l'espace public et d'un *empowerement* individuel. Ces deux démarches mobilisent les habitant-es de manière différentes : le Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère est ainsi pensé sur une logique plus individualisante que le Verger Participatif à Echirolles : il serait intéressant d'observer comment l'activité de *care* se manifeste dans ces deux démarches. Observer le fonctionnement

de ces démarches sous le prisme du *care* permettrait ainsi de rendre visible ce qui est occulté et minimisé (Laugier, 2015).

Références bibliographiques

Albert, F. (2019). Jardiner ensemble dans la ville, une question de préservation. Etude anthropologique de jardins collectifs urbains. Université de Côte d'Azur. Thèse de doctorat en anthropologie.

Amand, L. (2022). « *Ce sont toujours les mêmes qui participent* » : la norme selon Foucault dans les dispositifs participatifs institutionnels. *Quaderni*, 105, 107-124.

Bally, F. (2018). La participation des habitants à la construction du paysage urbain via les jardins collectifs. Journées doctorales en paysages, ENSP de Versailles, France.

Bacqué, M. & Gauthier, M. (2011). Participation, urbanisme et études urbaines: Quatre décennies de débats et d'expériences depuis « A ladder of citizen participation » de S. R. Arnstein. *Participations*, 1, 36-66.

Bittman (S). (2015). Ressources économiques des femmes et travail domestique des conjoints : quels effets pour quelles tâches ? *Economie et Statistique / Economics and Statistics*, 478-479-480, 305-338.

Blanc, N. (2013). Le face-à-face citadins/nature. *Multitudes*, 54, 129-139.

Blatrix C. (2000). La démocratie participative, de mai 68 aux mobilisations anti-TGV. Processus de consolidation d'institutions sociales émergentes. Doctorat en Science Politique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction du Professeur Daniel Gaxie.

Blatrix, C. (2009). La démocratie participative en représentation. *Sociétés contemporaines*, 74, 97-119.

Blondiaux, L. & Sintomer, Y. (2002). L'impératif délibératif. *Politix*, 57, 17-35.

Blondiaux, L. (2007). La démocratie participative, sous conditions et malgré tout. Un plaidoyer paradoxal en faveur de l'innovation démocratique. *Mouvements*, 50 (2), 118-121.

Blondiaux, L. (2008). *Le nouvel esprit de la démocratie. Actualité de la démocratie participative*. Seuil, 109 p.

Blöss, T. (2009). Travail domestique et responsabilités parentales : présupposés et paradoxes de l'action publique. *Informations sociales*, 154, 50-59.

- Boulianne, M. (2001). L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois : *Empowerment* des femmes ou « domestication de l'espace public » ? *Anthropologie et Sociétés*, 25(1), 63–80.
- Bourdeau-Lepage, L. et Vidal, R. (2014). Comprendre la demande sociale de nature en ville. In Chomar C. (dir.) *Nature urbaine en projet*, Crossborders, 26-38.
- Calenge, C. (1997). De la nature de la ville. In *Les Annales de la recherche urbaine*, N°74. *Natures en villes*. 12-20.
- Cardelli, R. (2021). Introduction : espace public et inégalités de genre. *Dynamiques régionales*, 12, 5-11.
- Carrel, M. (2013). Participer, pour quoi faire ? L'énigme du primat de l'« injonction participative » en France. In *Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*. Lyon : ENS Éditions, 275 p.
- De Biase, A. et Ricci, D. (2018). Articuler les temps et les présences de la nature urbaine : une méthode contemporaine. In Marry S. (dir.) *Territoires durables : de la recherche à la conception*, Editions Parenthèses; Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie, 33.
- De Biase, A. Marelli C. Zaza O. (2018). Urban Nature in the Digital Age. From Collective Urban Gardens to Individual Micro-Landscapes. *Built Environment, Branded Landscapes in Contemporary Cities*, 44 (3) 354-373.
- De Lavergne, C (2007). La posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, Hors-série (3) 28-43.
- Demailly, K-E. (2014). Les jardins partagés franciliens, scènes de participation citoyenne ? Echogéo [En ligne], 27.
- Deschamps, A. (2020). La végétalisation citoyenne de la ville de Lyon. Les compétences des habitants comme filtre d'accès à la participation. Sixièmes journées doctorales sur les expérimentations démocratiques et la démocratie participative, GIS Participation du public, décision, démocratie participative. La Rochelle, France.
- Deschamps, A (2021). Faire végétaliser l'espace public aux habitants : quelle participation pour quelle ville durable ? sous la direction de Lise Bourdeau-Lepage, Université Jean Moulin (Lyon 3)

- Dubost, F (2007). *Les jardins ordinaires*. L'Harmattan, Paris.
- Dubost, F, Lizet, B. (2003). La nature dans la cité. *Communications*, 74, 5-18.
- Faure, E, Luxembourg, C, Dupont, A (2018). Agriculture urbaine comme levier d'émancipation des femmes et de bien-être en ville : l'exemple gennevillois. *Pollution atmosphérique. Climat, Santé, Société* n° 237-238 [En ligne]
- Fisher B. et Tronto, J. (1990) Towards a Feminist Theory of Care, in Abel et Nelson (dir.) *Circles of Care : Work and Identity in Women's Lives*. 35-62.
- Gallart, R. (2019). L'important n'est pas seulement de participer. Sociologie de la fabrique de la participation populaire dans els métropoles de Recife (Brésil) et Grenoble (France). Sociologie. Université Paris Nanterre.
- Gatta, F. (2018). *(Contre)pouvoirs urbains ? Éléments pour une critique anthropologique de l'urbanisme participatif*, Paris, Éditions Donner lieu, 2018, 211 p.
- Gilligan C. (1982). *In a Different Voice : Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press.
- Giraud, I. (2014). Féminisme, participation politique des femmes et « publics contestataires » : Dépasser la dichotomie privé-public et penser les liens du local au global. *Participations*, 9(2), 263-276.
- Gourgues, G. (2018). Participation : trajectoire d'une dépolitisation. *Revue Projet*, 363, 21-28.
- Guyon, F. (2008). Les jardins familiaux aujourd'hui : des espaces socialement modulés », *Espaces et sociétés* 3 (134), 131-147.
- Kandil, L. & Périvier, H. (2021). Partager les tâches domestiques ? La division du travail dans les couples selon le type d'union en France, 1985-2009. *Population*, 76, 155-191.
- Larrère, C. (2015). La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme. *Cahiers du Genre*, 59, 103-125.
- Larrère, C. (2022). L'écoféminisme en paroles et en actes. *Communications*, 110, 139-152.
- Laugier, S. & Ulloa, A. (2022). En dialogue avec... Sandra Laugier. *Imaginaire & Inconscient*, 49, 97-103.

Laugier, S. (2011). Le *care* comme critique et comme féminisme. *Travail, genre et sociétés*, 26, 183-188.

Le Chevalier, N (2021). Le genre dans la participation citoyenne : quels leviers pour déployer des processus de concertation inclusifs ? Sous la direction de Anne Chevrel et Marion Paoletti. IEP Rennes.

Louargant, S. & Barroche, A. (2020). Cultivez la ville avec les jardins partagés : le « bonheur des dames » ? Grenoble et Rotterdam en transition. *Cahiers de géographie du Québec*, 64(181-182), 23-36.

Marde, S. & Vérité-Masserot, C. (2014). Les comportements et attitudes écologiques : une approche par l'effet d'âge, de période et de cohorte. 13èmes Journées Normandes de Recherche sur la Consommation, Rouen, France.

Mazeaud, A. & Talpin, J. (2010). Participer pour quoi faire ? Esquisse d'une sociologie de l'engagement dans les budgets participatifs. *Sociologie*, 1, 357-374.

Metsdagh, L. (2015). Des jardinier.e.s partagé.e.s entre discours et pratiques : du lien social à l'entre soi. Sociologie. Université Sorbonne Paris Cité, Français.

Nal, E. (2015). Éléments de réflexion pour une éthique de la relation et une approche synesthésique des terrains sensibles. *Spécificités*, 8, 4-9.

Palacios, J., Gurrutxaga, I., Menzada, A. & Zuriñe Rodriguez, L. (2015). La participation entravée des femmes. Le cas des processus d'innovation démocratique au Pays basque. *Participations*, 12, 31-56.

Petit, E. (2014). Ethique du *care* et comportement pro-environnemental. *Revue d'économie politique*, 124, 243-267.

Perret, C. (2015). Du district industriel au pôle territorial de coopération économique. La chaussure de Romans-sur-Isère vers un renouveau productif ? *Notes de Recherches de l'IREGE*, n° 15-34, 15 p.

Pinson, G. (2020). *La ville néolibérale*. Presses Universitaires de France.

Raibaud, Y. (2015). La participation des citoyens au projet urbain : Une affaire d'hommes ! *Participations*, 12(2), 57-81.

Raid, L. (2012). De la Land Ethic aux éthiques du care. In Laugier, S. (dir.) *Tous vulnérables. L'éthique du care, les animaux et l'environnement*. Payot, 57-87.

Ramos, A. (2018). Le jardinage dans l'espace public : paradoxes, ruses et perspectives. *Projets de paysage* [En ligne], 19.

Savoie-Zajc, L. (1997) L'entrevue semi-dirigée . In *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Jean Poupart (dir.) 293-316. Montréal : G. Morin.

Scheromm, P. (2015). L'expérience agricole des citoyens dans les jardins collectifs urbains : le cas de Montpellier. *Développement durable et territoires*. 6(1).

Szenes, D. (1988). *Echirolles, naissance d'une ville*. Grenoble. CCL éditions. 196 p.

Tronto, J. (1993) *Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care*, Routledge.

Zielinski, A. (2010). L'éthique du care: Une nouvelle façon de prendre soin. *Études*, 413, 631-641.

Sites Internet

<https://www.insee.fr>

<https://statistiques-locales.insee.fr>

<https://www.echirolles.fr>

<https://www.echirolles.fr/fabrique-citoyenne>

<https://www.ville-romans.fr>

<https://www.ville-romans.fr/vivre/urbanisme/npru/permis-de-vegetaliser>

Littérature grise

« Les habitants préparent le terrain ». *Cité Echirolles*, Novembre-Décembre 2022, 399, 16-19.

Ville d'Echirolles. (2017). *Charte de la participation citoyenne à Echirolles*, 7 p.

Ville d'Echirolles. (2020). Délibération du Conseil municipal, séance du 26 mai 2020, 14 p.

Table des illustrations

1 : Trois notions saillantes pour aborder le lien entre femmes et environnement.....	17
2 : Localisation des communes de Romans-sur-Isère et Echirolles.....	21
3 : Le périmètre de la démarche du Verger Participatif	23
4 : Le périmètre du projet de Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère	24
5 : Les deux ateliers participatifs permettant de recueillir les questionnements, envies et idées des habitant·es.....	25
6 : Les plantations du Verger Participatif dans le Parc Ouest Picasso à Echirolles	26
7 : Le flyer utilisé pour mobiliser les habitant·es autour du Verger Participatif à Echirolles ..	28
8 : L'atelier participatif du 25 avril 2023 à Romans-sur-Isère.....	29
9 : Le flyer distribué pour mobiliser les habitant·es autour du Permis de Végétaliser à Romans-sur-Isère	30